

Lettre aux Communautés

LAC

De l'Écriture à la Parole de Dieu

Lire l'Écriture,
accueillir le Verbe fait chair

Lire la Bible avec des personnes
en grande précarité

Jésus, lecteur des Écritures

Lettre aux Communautés

LAC

La *Lettre aux communautés*, revue trimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses: témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi.

Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■



Sommaire

- | | |
|--|---|
| <p>5 ÉDITORIAL
DE L'ÉCRITURE
À LA PAROLE DE DIEU
Bernard Michollet</p> <p>8 LIRE L'ÉCRITURE :
ACCUEILLIR LE VERBE
FAIT CHAIR
Brigitte Cholvy</p> <p>13 L'ENGAGEMENT SPIRITUEL,
EXIGENCE DE LA LECTURE
BIBLIQUE
Benoît Blin</p> <p>19 LIRE LA BIBLE
AVEC DES PERSONNES
EN GRANDE PRÉCARITÉ
Marie-Agnès Fontanier</p> <p>25 DES PERSONNES
PORTEUSES
DE TRISOMIE 21
ENTENDENT LA PAROLE
Vincent Garros</p> <p>29 PASSEUR DE LA PAROLE
EN PRISON
Sylvie Chaveron</p> <p>33 L'ÉVANGILE EN PRISON
Arnaud de Boissieu</p> <p>38 LECTURE BIBLIQUE
ET MISSION VONT DE PAIR
Dominique Fontaine</p> <p>44 L'HOMÉLIE, DU TEXTE
BIBLIQUE À LA PAROLE
DE DIEU
Frédéric Ozanne</p> | <p>50 LES LITURGIES
DE LA PAROLE : L'ÉCOUTE
D'UNE PRÉSENCE
Patrick Prétot</p> <p>59 L'HOMME QUI MARCHE
Pierre Chamard-Bois</p> <p>60 LA CRITIQUE HISTORIQUE
DE LA BIBLE AU SERVICE
DE LA PAROLE DE DIEU
Bernard Michollet</p> <p>67 JÉSUS, LECTEUR
DES ÉCRITURES
Isabelle Carlier</p> <p>73 LES PÈRES DE L'ÉGLISE
ET LA PLURALITÉ
DES SENS DE L'ÉCRITURE
Yves-Marie Blanchard</p> <p>80 L'ÉCRITURE FACE AU DÉFI
DE LA FIN DU PATRIARCAT
Sylvaine Landrion</p> <p>86 LIRE POUR LA PAROLE
Philippe Monot</p> <p>92 UN LIVRE, UN AUTEUR
<i>L'espérance, ou
la traversée de l'impossible</i>
de Corine Pelluchon
Christian Pian</p> <p>95 RÉSONANCES
Dieu parle
Alain Le Négrate</p> |
|--|---|

Éditorial

De l'Écriture à la Parole de Dieu

Bernard Michollet

Nous ne pouvons que nous réjouir du succès de la Bible chrétienne au-delà des frontières des Églises. Grâce aux innombrables sites Internet, aux forums virtuels et aux réseaux sociaux, le texte biblique est accessible sous quantité de traductions (parfois inégales). Ce succès populaire va de pair avec les sections universitaires dédiées à la Bible et à ses origines.

L'Écriture Sainte est aussi à la portée des croyants qui la lisent individuellement (cf. le succès des applications sur smartphone), en petites équipes de foi ou lors de sessions diverses et variées. La Mission de France a d'ailleurs une tradition déjà ancienne de lecture en groupe.

L'un des points communs à ces lectures est leur liberté par rapport à tout magistère. Un héritage du temps des Réformes, amplifié par la circulation planétaire libre de la parole aujourd'hui. Chacun avec sa recherche aborde ces textes antiques sans grande méthode. Qui d'y chercher des réponses mythiques à notre époque angoissée, qui d'y trouver une sagesse pour supporter la vie, qui de les déconstruire pour démontrer l'inanité du judéo-christianisme... Et les croyants qui naviguent sur ce texte immense en parlent comme de la Parole de Dieu.

Mais quel est, en fait, le lien entre Bible et Parole de Dieu ? Ce texte-bibliothèque implique des auteurs et des lecteurs. Comment jouent alors les rapports entre l'Écriture Sainte, ses origines, le lecteur contemporain, les Églises, la foi et la Parole de Dieu ?

C'est à un modeste travail d'élucidation de cette problématique que ce cahier de la LAC veut apporter sa contribution. Brigitte Cholvy nous y introduit en montrant que, pour des croyants, le corps des Écritures est articulé à celui de l'Église en vue de l'accueil du Christ. Et Benoît Blin souligne qu'aucun automatisme ni aucune méthode de lecture ne font des Écritures la Parole de Dieu, qu'on pourrait dire objective, sans engagement du lecteur.

L'Écriture circule dans tous les milieux. Sa lecture rendue difficile parfois du fait de la pauvreté culturelle n'empêche pas – peut-être même, au contraire – la Parole de circuler, d'être entendue et reçue. Marie-Agnès Fontanier montre que les bonnes conditions matérielles sont un préalable essentiel de cette lecture chez des personnes en précarité. C'est une écoute renouvelée que découvre Vincent Garros chez des personnes porteuses de handicap. Sylvie Chavron et Arnaud de Boissieu soulignent aussi l'engagement existentiel des personnes en prison qui découvrent l'Écriture. Dominique Fontaine expose alors l'analogie existant entre l'attitude d'écoute de la Parole de Dieu à partir de l'Écriture et la « démarche de mission » accueillante de l'altérité.

Au cœur de la liturgie, l'Écriture lue et déployée par l'homélie, comme en témoigne Frédéric Ozanne, est associée au partage du Pain de vie sur l'unique table des célébrations eucharistiques pour que tous soient nourris de la Parole, ainsi que le montre Patrick Prétot, se faisant l'écho de la constitution *Dei Verbum* du concile Vatican II.

La Bible, c'est aussi presque un demi-millénaire d'analyse historico-critique. Bernard Michollet propose d'en percevoir la pertinence au service d'une lecture plus ajustée, ouvrant à la Parole. Puis Isabelle Carlier dégage de l'intérieur même du texte la figure du Christ lecteur et interprète des Écritures. Yves-Marie Blanchard éclaire alors cet enjeu de l'interprétation par la présentation des divers sens de l'Écriture pointés par les médiévaux.

Ce travail d'exégèse du texte, jamais achevé, est aujourd'hui fortifié lorsqu'il se met au service de nouveaux questionnements. C'est ainsi, comme le développe Sylvaine Landrion, que le fait de débusquer le patriarcat insinué dans certaines interprétations fait briller la Parole de Dieu d'un nouvel éclat. Pourtant, tout cela réalisé, il restera toujours, nous avertit Philippe Monot, à faire que l'acte de lecture permette à la « Parole [de s'immiscer] dans les fissures de nos discours », nous ouvrant ainsi l'« espace christique ».

Comme en écho, la présentation de *L'espérance, ou la traversée de l'impossible* de Corine Pelluchon, au terme de ce numéro, honore le filet d'eau de la parole humaine irriguant la chair douloureuse d'espérance. Et qui mieux que Jacques Ellul pour nous rappeler que l'hébreu *davar*, parole, est aussi action, et que c'est elle qui nous fait rencontrer Dieu ? ■



Prochain thème abordé :
LAC 322 : *I have a dream*

Lire l'Écriture : accueillir le Verbe fait chair

Brigitte Cholvy

Le contexte actuel invite à s'interroger : la Bible est-elle un livre comme les autres ? Le christianisme, probablement à l'inverse d'autres traditions religieuses, ne craint pas aujourd'hui de soumettre ses textes à la critique, aussi bien historique qu'issue des sciences humaines. Mais cela peut brouiller la compréhension de la nature de la Bible et certains disent même que le travail scientifique sur les textes leur fait « perdre la foi ». Cela n'empêche pas les traditions chrétiennes de reconnaître et de célébrer¹ la sainteté de ces mêmes livres, c'est-à-dire leur inspiration, et d'affirmer qu'ils « portent » la Parole de Dieu². Nous chercherons ici à articuler Écriture et Parole, en suggérant quelques critères pour discerner

comment ces textes font de leurs lecteurs un corps de parole appelé à la mission.

IL LUI FAUT
TRANSMETTRE
L'HISTOIRE DE
SES RELATIONS
AVEC DIEU.

Des récits à transmettre

Chaque groupe de croyants est placé devant cette évidence : il lui faut transmettre l'histoire de ses

relations avec Dieu. Concernant Jésus, il ne suffit pas d'avoir la Loi et les Prophètes, il faut aussi faire mémoire de Celui qui, après l'Ascension, n'est plus là, tout en étant expérimenté comme vivant et présent au sein des

1. Cf. l'intronisation liturgique de l'évangéliste.

2. Cf. concile Vatican II, Constitution dogmatique sur la révélation divine, *Dei Verbum* 9.

.....

À PROPOS DE L'AUTEURE

Brigitte Cholvy est professeure honoraire à l'Institut catholique de Paris (Theologicum, faculté de théologie).

communautés par son Esprit largement répandu. « La mort et la résurrection du Christ conduisent à produire un corpus d'Écritures, le Nouveau Testament [...], issu de l'intérieur de la communauté chrétienne, [en même temps] qu'adossé à l'Ancien Testament³. » C'est donc à la fois l'absence de Celui que l'on déclare vivant, la relecture des événements de sa vie et leur cohérence avec le Premier Testament qui engendrent la nécessité du récit et sa mise par écrit progressive pour le transmettre aux autres générations.

Nommer l'expérience qui aujourd'hui fait vivre les communautés-disciples de Jésus-Christ, annoncer que, celui qui était mort crucifié, Dieu l'a ressuscité (cf. 1 Co 15) nécessite un geste de transmission. La désignation de l'expérience présente a besoin de se référer à son origine dans le témoignage des apôtres, témoins de la vie terrestre, de la mort et de la résurrection du Christ. Eux seuls, en effet, peuvent affirmer l'identité du Crucifié et du Ressuscité. L'acte d'écriture qui s'en suit se fonde sur leur expérience. C'est pourquoi, pour interpréter les expériences actuelles des communautés pour lesquelles il est toujours vivant, l'Écriture est nécessaire comme transmission et comme fondement. La foi actuelle relève d'une triangulation entre ce qui est vécu maintenant, ce qu'ont vécu les premiers témoins et ce dont témoignent les Écritures.

LA FOI ACTUELLE
RELÈVE D'UNE
TRIANGULATION
ENTRE CE QUI EST
VÉCU MAINTENANT,
CE QU'ONT VÉCU
LES PREMIERS
TÉMOINS ET CE
DONT TÉMOIGNENT
LES ÉCRITURES.

Par rapport à l'événement unique de l'incarnation que Jean résume en « la Parole devint chair »⁴, la réflexion théologique, avec Justin et surtout depuis Origène, a également considéré les *incorporations du Logos*. Si l'incarnation est unique et concerne l'humanité unique de Jésus, les *incorporations* sont plurielles, comme les Écritures, l'eucharistie, l'âme, l'univers, la Création, etc.⁵.

3. Yves Simoens, « Transmettre l'Écriture sainte », *Nouvelle Revue Théologique* 129 (2007), p. 353-370, ici p. 356.

4. *Jn* 1, 14 : « (...) et la Parole devint chair et elle habita au milieu de nous » (traduction proche du grec).

5. Cf. Henri de Lubac, *Histoire et Esprit. Intelligence de l'Écriture d'après Origène* (1950), *Œuvres complètes* XVI, Paris, Cerf, 2002.

Parler d'incorporations, c'est indiquer une présence cachée sous des espèces communes et affirmer une vraie venue du *Logos* dans le réel. Ainsi, en ce qui concerne l'Écriture, la lettre, vocabulaire et grammaire, est espèce commune, comme pour n'importe quel récit, mais cette matérialité est tout entière présence du *Logos*, c'est-à-dire de la Parole. C'est d'ailleurs le principe à la base du sens spirituel des Écritures et du rapport entre Ancien et Nouveau Testaments, vus l'un et l'autre dans une même foi et lus à la lumière du Christ et sous l'action de son Esprit⁶. Qualifier le rapport entre l'Écriture et le *Logos* d'incorporation assume le fait qu'« il y habite Lui-même et non pas seulement quelque idée de Lui »⁷. Sur ce point, le *Logos* chrétien, c'est-à-dire la Parole, se distingue du logos de la philosophie, car il s'agit de parole et de raison personnelles, ce qui est plus qu'une raison idéelle, l'insistance sur la parole orientant vers la corporéité.

Des critères pour lire et pratiquer les Écritures

Pour les chrétiens, il y a un style propre à la lecture et à la pratique de l'Écriture que divers critères aident à caractériser.

IL FAUT CONSIDÉRER L'ÉCRITURE DANS SON ENTIÈRETÉ.

Tout d'abord, il faut considérer l'Écriture dans son entièreté, selon le principe de l'analogie de la foi (cf. *Rm* 12, 6) et donc refuser les sélections. Or, ils sont nombreux ceux qui, depuis Marcion, estiment qu'il faudrait nettoyer l'Écriture de tout ce qui semble ne pas convenir : guerres, crimes, adultères, mais aussi scènes banales de la vie quotidienne, naïveté, voire mesquinerie, des disciples, ou encore ceux qui estiment que, l'Écriture se contredisant, une opération de réduction serait utile, ramenant le Nouveau Testament à un seul texte.

Le lectionnaire liturgique, reçu de la pratique synagogale, trouve sa raison d'être ici, la multiplicité maintenue des paroles permettant de dire l'unique Parole, car on ne démembre pas un corps.

6. Paul Beauchamp, « La théologie biblique », in *Initiation à la pratique de la théologie*, t. 1, Paris, Cerf, 1982, p. 213.

7. Henri de Lubac, *op. cit.*, p. 340.

Mais c'est une totalité organisée et délimitée. Organisée, car tout est en rapport « avec le fondement de la foi chrétienne », rapport différencié et ordonné⁸, ce que sous-entend le sens spirituel qui découvre le Christ dans toute l'Écriture. Et délimitée par le canon qui borde l'Écriture, sans pour autant appartenir à l'Écriture. La délimitation du livre est reçue d'une autorité extérieure au livre, celle collective des premières communautés et de leurs expériences de foi, qui reconnaissent, au principe de leur choix, l'inspiration des livres retenus. Un corps réel, comme tout objet du monde, n'est pas sans limite.

D'où l'affirmation qui se diffracte : une Écriture sainte car écrite, « sous l'inspiration de l'Esprit Saint, tant l'Ancien que le Nouveau Testament tout entiers, [et ayant] Dieu pour auteur » et, en même temps, une Écriture pour laquelle « Dieu a choisi des hommes dans le plein usage de leurs facultés et de leurs moyens, pour que, lui-même agissant en eux et par eux, ils aient mis par écrit, en vrais auteurs, tout ce qui était conforme à son désir, et cela seulement »⁹. Recevoir les Écritures saintes, c'est passer

par la reconnaissance de l'acte humain à leur source. Faites de paroles d'hommes et inspirées par Dieu lui-même, les Écritures se présentent comme un corps inspiré, vivant et vivifiant.

RECEVOIR LES
ÉCRITURES
SAINTES, C'EST
PASSER PAR LA
RECONNAISSANCE
DE L'ACTE HUMAIN
À LEUR SOURCE.

On comprend dès lors que pratiquer les Écritures, c'est-à-dire les lire, les écouter, les interpréter, les actualiser, les étudier, les questionner ne se fasse jamais seul. Quelle que soit la situation ponctuelle de lecture (seul ou en communauté, cadre liturgique ou d'enseignement), c'est toujours dans une tradition de lecture et d'interprétation que le lecteur est inséré. C'est d'ailleurs cette tradition qui autorise à commenter le texte dans une approche critique. La tradition transmise n'est pas un carcan, mais est un corps de liberté.

8. Cf. concile Vatican II, Décret sur l'œcuménisme, *Unitatis redintegratio* 11, qui propose la notion de « hiérarchie des vérités » à propos des vérités de la doctrine catholique.

9. Concile Vatican II, *Dei Verbum*, op. cit. 11.

Enfin, parmi les incorporations du *Logos*, le rapport entre Écriture et eucharistie est emblématique. Entre le corps des Écritures et le corps eucharistique, la foi discerne une même table : « L'Église a toujours vénéré les divines Écritures, comme elle le fait aussi pour le Corps même du Seigneur, elle qui ne cesse pas, surtout dans la sainte liturgie, de prendre le pain de vie sur la table de la Parole de Dieu et sur celle du Corps du Christ¹⁰. » L'un et l'autre sont à manger : le pain rompu comme l'Écriture lue, le corps du Seigneur comme le corpus des Écritures ; l'un et l'autre sont vivants et efficaces ; l'un et l'autre sont Parole gracieuse et ont « le pouvoir de bâtir l'édifice et d'assu-

rer l'héritage à tous les sanctifiés »¹¹, de construire l'Église du Christ.

PAR LE CORPS
EUCHARISTIQUE
COMME PAR LE CORPS
DES ÉCRITURES, LA
PAROLE EST DONNÉE
ET DÉVOILE UN
AUTRE CORPS, CELUI
QUE PAUL APPELLE
LE « CORPS DU
CHRIST ».

Par le corps eucharistique comme par le corps des Écritures, la Parole est donnée et dévoile un autre corps, celui que Paul appelle le « corps du Christ, [dont] chacun pour [sa] part [est] membre » (cf. 1 Co 2, 17) et qu'Augustin résume ainsi : « Si c'est vous qui êtes le corps du Christ et ses membres, c'est

votre mystère qui se trouve sur la table du Seigneur et c'est votre mystère que vous recevez¹². » Il s'agit donc, non seulement du corps des Écritures lues et interprétées, du corps eucharistique réalisé et consommé, mais aussi du corps que constituent les disciples rassemblés. Si le Logos est réellement incorporé, si la Parole est réellement présente, c'est aussi vrai pour ce corps-là, sachant que seule la manière dont les disciples vivent peut être preuve de cette présence. Le paradoxe est que cette présence ne se réalise qu'en devenant un corps dispersé dans le monde, envoyé (*ite missa est*) pour annoncer ce qui a été entendu et reçu, autrement dit un corps de parole en mission. ■

10. *Ibid.*, 21.

11. Cf. Ac 20, 32 cité en fin de *Dei Verbum* 21 ; trad. TOB.

12. Saint Augustin, *Sermon* 272.

L'engagement spirituel, exigence de la lecture biblique

Benoît Blin

Il y a deux mois, un collègue de travail profite d'un déplacement en voiture pour me dire : « Benoît, j'ai commencé à lire la Bible. » Surpris de cette déclaration impromptue, je lui demande ce qu'il a lu et il me répond qu'il a commencé par le début, c'est-à-dire le livre de la *Genèse*. Mais aussitôt, il ajoute que arrivé au chapitre trois, il n'a pas pu supporter ce qu'il lisait et qu'il a refermé le livre et s'est arrêté là. Lire que Dieu punit la femme et l'homme du jardin d'Eden en condamnant l'une à accoucher dans la douleur et à être dominée par l'homme et l'autre à cultiver un sol maudit s'est révélé un obstacle insurmontable à la poursuite de la lecture. Malgré mes piètres tentatives pour « sauver » ces chapitres, sa lecture est restée bloquée sur cet obstacle.

S'engager pour que l'Écriture devienne Parole de Dieu

Oui, le texte résiste. Tout lecteur de la Bible se heurte aux obscurités du texte, à ses contradictions, à sa distance par rapport à notre actualité.

À nos oreilles résonne la question de Philippe à l'eunuque éthiopien : « Comprends-tu vraiment ce que tu lis ? » (Ac 8, 30) « Comprendre » n'est pas ici une opération purement intellectuelle. Il traduit le verbe γινώσκω, connaître,

TOUT LECTEUR DE
LA BIBLE SE HEURTE
AUX OBSCURITÉS
DU TEXTE, À SES
CONTRADICTIONS,
À SA DISTANCE PAR
RAPPORT À NOTRE
ACTUALITÉ.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Benoît est prêtre de la Mission de France, en équipe à Marseille. Il travaille dans une entreprise qui construit des centrales photovoltaïques. Il participe aussi à la formation biblique sur le diocèse de Marseille.

c'est-à-dire être entré en proximité avec quelqu'un ou quelque chose (ici, avec ce que je lis). Or, cette rencontre n'est possible que si le lecteur consent à s'engager personnellement dans la lecture. L'exégète Paul Beauchamp y tenait fermement : « La première exigence de la lecture biblique, c'est l'engagement spirituel entier de la vie¹. » L'acte d'engagement du lecteur est nécessaire pour que l'Écriture devienne Parole de Dieu.

Cela tient à la nature même de la Parole de Dieu : elle n'est pas un message caché dans l'Écriture, qu'il faudrait faire émerger, mais elle est une expérience existentielle transformante de rencontre entre Dieu et le lecteur qui jaillit de l'Écriture. Sans cet engagement du lecteur, on verse donc soit dans une lecture savante (et la Bible est alors étudiée d'un point de vue culturel, historique, littéraire... démarche par ailleurs tout à fait légitime), soit dans une lecture fondamentaliste (dont il nous revient en revanche de questionner la légitimité). Dans ces deux cas, le texte est posé en extériorité par rapport au lecteur.

En quoi consiste cet engagement du lecteur envers le texte ? Je reprends ici très largement la réflexion de Sandra Schneiders, théologienne américaine².

La construction d'un monde

Paul Ricœur propose de reconnaître que tout acte d'interprétation commence par la construction d'un monde à partir de trois mondes : le monde du texte (ce que le texte dit de lui-même) ; le monde derrière le texte (les connaissances sur le monde biblique auquel le texte renvoie) ; le monde devant le texte (l'état du lecteur, ses émotions, son statut social, sa propre histoire...). Il est important de conjuguer ces trois dimensions pour donner toute sa richesse à l'interprétation. Ce monde projeté par notre lecture va faire jouer notre imagination. L'imagination est notre capacité d'associer des expériences pour « créer dans notre esprit de nouvelles réalités »³. Grâce à

1. Paul Beauchamp, *Parler d'Écritures saintes*, Paris, Seuil, 1987, p. 34.

2. Sandra M. Schneiders, *Le texte de la rencontre*, Paris, Cerf, coll. « Lectio divina » 161, 1995.

3. Sandra M. Schneiders, *op. cit.*, p. 174.

l'imagination, on se projette dans un univers non encore réalisé afin de transformer le nôtre en anticipant, en testant les possibilités. Les images produites par le texte ne sont pas visuelles, ce sont surtout des structures dynamiques d'existence : des logiques de vie et des logiques de mort. Nos propres expériences vont pouvoir venir prendre place dans ces logiques et nous permettre de les explorer. Cette capacité d'évocation est le ressort principal de la Bible. Le texte biblique va placer le lecteur dans un monde imaginaire, à distance des contraintes actuelles de sa vie, non pas pour fuir le monde, mais pour lui ouvrir des possibles.

LE TEXTE BIBLIQUE
VA PLACER LE
LECTEUR DANS UN
MONDE IMAGINAIRE,
À DISTANCE DES
CONTRAINTES
ACTUELLES DE SA VIE
POUR LUI OUVRIR
DES POSSIBLES.

Le lieu de la rencontre

Mais l'acte d'interprétation ne s'arrête pas ici. Si la lecture a permis l'édification d'un monde de sens à partir du texte, de son contexte et du lecteur, nulle rencontre ne s'est encore produite. La Parole de Dieu n'a pas encore touché le lecteur. Elle est en attente de celui-ci, l'invite à s'immerger dans cette œuvre de fiction qui vient d'être produite, comme on s'immerge dans la musique produite à partir d'une partition. Pour mener à bien l'acte d'interprétation, le lecteur ne doit pas rester face au monde construit, il doit se risquer dedans. Une telle immersion n'est pas un acte intellectuel, c'est un acte de foi au sens propre. Il s'agit d'engager sa vie, d'accepter de la mettre à nu, de l'exposer à l'altération sans savoir à l'avance ce que cela impliquera, tout cela sur la base d'une confiance faite au texte. Tout se joue dans cet engagement spirituel et existentiel.

Comment se réalise cette immersion ? Le lecteur doit descendre dans ce qui, au sein du texte, porte les conditions d'un déplacement. Il doit pointer ce qui le dérange, les idées préconçues que le texte remet en question, les résistances qu'il pose. Cela oblige peu à peu le lecteur à sortir d'un rapport de contrôle au texte et le dispose à accueillir la nouveauté. Il peut alors se laisser guider dans le système que le monde déploie devant lui. Le lecteur

va être confronté à une vision renouvelée de la réalité, à une nouvelle façon d'être et d'agir. Il va explorer les chemins dressés devant lui, qui le mènent à la rencontre de Dieu. Mais sur ces chemins, il se heurte aux obstacles dressés par le texte, des obstacles qu'il découvre à travers une parole qui

LE TEXTE FAIT
PAR LÀ PRENDRE
CONSCIENCE AU
LECTEUR DE POINTS
D'ACHOPPEMENT
DANS SA PROPRE VIE.

dérange, le sens d'une phrase qui lui échappe, un enchaînement imprévu. Le texte fait par là prendre conscience au lecteur de points d'achoppement dans sa propre vie, dans sa rencontre avec les autres, qu'il ne savait peut-être pas nommer auparavant. Ces obstacles le

conduisent alors à reconnaître son impuissance, sa distance qui le sépare encore de Dieu, ils mettent en évidence le lieu de son manque qui est aussi le lieu de son désir. Tout, dans le monde projeté, concourt à lui faire pointer cet endroit, comme Jésus vient pointer l'endroit du manque et du désir dans le monde de la Samaritaine.

C'est à ce lieu-là que Dieu attend de rencontrer le lecteur. C'est à ce lieu que le monde organise une parole qui est entendue à la fois comme jugement et comme promesse. Le lecteur est révélé tel qu'il est en vérité, mais loin de le laisser désespéré, cette révélation lui ouvre un avenir, le remet en route. Les impasses de la vie sont nommées, elles ne sont plus des impasses puisqu'elles ont pu être explorées et qu'elles portent un avenir. Le monde a permis de relever les passages à faire en soi pour donner un sens au désir. Le lecteur est alors « retourné », c'est-à-dire converti et renvoyé vers sa propre réalité. Ce chemin dans le monde du texte est un véritable itinéraire de conversion. Il s'agit bien d'entrer dans ce monde et de l'explorer pour le laisser opérer une transformation et en revenir différent. Souvent, cette différence est mineure, parfois elle est radicale : les effets de la rencontre proposée par l'Écriture sont à la hauteur de ce que nous sommes prêt à y engager.

« Comprends-tu vraiment ce que tu lis ? »

Le passage des *Actes des apôtres* évoqué plus haut (Ac 8, 26-40) nous fournit une belle mise en abîme de l'acte de lecture : ce texte de la Bible nous met en présence d'un personnage en situation de lecture de la Bible.

Regardons d'abord l'expérience de l'eunuque. Il lit un passage du prophète Isaïe, mais de son propre aveu il ne comprend pas. L'Écriture ne rejoint pas sa vie, elle reste lettre morte. L'arrivée d'une tierce personne, Philippe, permet à l'eunuque d'entrer dans un jeu de questionnement sur le texte : « De qui le prophète parle-t-il ainsi ? De lui-même ou de quelqu'un d'autre ? » Mais Isaïe pourrait-il parler aussi de lui, l'eunuque ? Adresser une parole qui le concerne ? Comment cette prophétie peut rejoindre l'eunuque, si ce n'est sur le lieu de son manque ? Isaïe évoque la détresse de celui qui a été privé de son droit et de sa génération.

N'est-ce pas justement la question qui peut se poser à l'eunuque, qui porte ce manque dans sa chair ? Lui-même, malgré son statut de puissant (δυνατός) est privé de génération. La vérité peut alors se faire sur son véritable désir. Derrière l'absence de génération, il y a la peur d'une vie « enlevée de la terre » et qui tombe dans l'oubli (« qui la racontera ? »). L'eunuque entend alors la promesse, portée en germe dans ce texte et confirmée par Philippe : la Bonne Nouvelle de Jésus est que sa vie est élevée et non enlevée (au double sens du verbe αἵρεται). En étant conduit sur le lieu de son manque, l'eunuque y découvre le lieu de son espérance. Une véritable conversion peut alors s'opérer, qui se traduit par l'engagement existentiel du baptême et la joie retrouvée.

À un second niveau, nous pourrions engager notre propre acte de lecture de ce texte. Comme évoqué plus haut, la lecture provoque la construction d'un monde d'images à travers les mots du texte, à travers notre culture biblique et à travers notre propre histoire. De manière non exhaustive, nous pouvons citer :

- l'image de la route (ὁδός, v. 26, 36, 39), comme une quête spirituelle qui nous emmène du désert à l'eau et donc de la mort à la vie, un itinéraire

sur lequel on a besoin d'être conduit (ὁδηγέω, v. 31) par l'autre ou par Dieu. Cette reconnaissance d'une impuissance à avancer seul sur ce chemin met en évidence l'importance de la rencontre, de l'ouverture à l'autre, du compagnonnage ;

- la dialectique entre la faiblesse et le pouvoir. Le personnage de l'eunuque nous met face à notre propre contradiction d'homme et de femme habités à la fois par des faiblesses subies, des blessures physiques ou relationnelles mais aussi par des forces effectives ou rêvées. Nous sommes pris dans cette contradiction. La prophétie d'Isaïe, elle, déploie l'image d'un serviteur qui ne présente aucune puissance, mais qui ne proteste pas, comme s'il acceptait sa faiblesse ;
- la docilité à l'Esprit qui met debout, qui attend qu'un homme réponde à l'appel que Dieu lui fait, même si cet appel conduit au désert (qui d'ailleurs ne se révèle pas être aussi désert qu'attendu) ;
- une invitation à rejoindre l'autre, le marginal (ici l'étranger, le non-Juif) pour être à l'écoute de ces questions, avoir le souci de son désir.

C'est ce monde de structures que le texte construit pour le lecteur. Celui-ci est alors invité à s'engager sur l'une ou l'autre de ces voies, jusqu'à rencontrer le lieu d'un manque et d'un désir : autosuffisance pour mener sa vie, rapport au pouvoir, acceptation de ses faiblesses, souci de l'autre... C'est sur le lieu, propre à chacun, que la Parole de Dieu jaillit, qu'elle fait entendre au lecteur le jugement prononcé par le texte sur sa vie et dans le même temps la promesse qui dynamisera cette vie.

Cet exemple, bien que raccourci et incomplet, cherche à mettre en évidence que pour qu'un texte devienne vraiment un lieu de rencontre avec la Parole de Dieu, le lecteur ne peut rester en extériorité. Il doit s'engager pleinement dans cette aventure. Cette démarche demande du temps et une disponibilité à se laisser altérer. Notons l'importance de Philippe en ouverture : lire avec d'autres aide à déployer le monde construit par le texte, même si, au final, la rencontre reste le fruit de l'engagement individuel de chacun. ■

Lire la Bible avec des personnes en grande précarité

Marie-Agnès Fontanier

Pour lire la Bible avec des personnes en grande précarité, la première condition est la confiance à établir entre l'invitant et l'invité. Cette confiance permet de désamorcer craintes et résistances : *je ne vais pas à l'église, je n'ai jamais lu la Bible, je ne connais pas les autres, voire je suis fâché avec Untel*. Cette confiance est le « ce sans quoi » il ne se passe rien.

Un autre élément réside dans les règles posées au départ, rappelées, régulièrement. Aucun besoin de connaître la Bible, l'histoire de Jésus, le déroulement de la messe ou des prières, de « savoir quelque chose ». Il s'agit d'un partage où la parole de chacun est importante, et il ne s'agit pas d'avoir « raison » ou « tort », il n'y a pas de « bonne réponse ». Chacun dit ce qu'il comprend, et on s'enrichit tous de ces manières de voir différentes, y compris de ce qui nous surprend.

À PROPOS DE L'AUTEURE

Marie-Agnès est membre de l'équipe précarité en Île-de-France. Elle est engagée depuis longtemps avec des personnes en grande

pauvreté, avec le Secours catholique, ATD Quart-monde et la fraternité de la Pierre d'Angle.

Le groupe s'installe

Les conditions matérielles ont leur importance. Les personnes en précarité ont souvent des soucis de santé, il faut prévoir le déplacement, l'accessibilité des lieux pour les moins mobiles, mais aussi le confort des sièges, le placement de ceux qui entendent mal, la lumière, des textes en gros caractères, les besoins des uns ou des autres de se bouger pour atténuer une douleur, une température clémente.

Partager boissons et gâteaux apportés par les participants permet l'attention à chacun, à ses goûts, sans chercher l'égalité, impossible au vu des différences de possibilités de cuisiner ou d'acheter.

Les rituels sont aussi importants. Le temps d'échange de nouvelles sert à exprimer de grosses préoccupations qui, tues, empêcheraient de penser, et des joies qui remontent le moral ! C'est ce qui consolide le lien entre tous,

LE TEMPS D'ÉCHANGE
DE NOUVELLES SERT À
EXPRIMER DE GROSSES
PRÉOCCUPATIONS QUI,
TUES, EMPÊCHERAIENT
DE PENSER, ET DES
JOIES QUI REMONTENT
LE MORAL !

que nous porterons dans la prière. Le signe de croix gestué annonce le temps de la lecture. Il inscrit dans le corps ce que nous allons vivre, même si les gestes et les paroles en sont oubliés d'une fois sur l'autre. La formule « De haut en bas, et de bas en haut, la croix unit les hommes à Dieu. D'un bout du monde à l'autre bout du monde, la croix unit les

hommes entre eux », avec les mouvements, vertical puis horizontal, relève de la notion d'alliance, qui passe dans les deux cas par moi, relié à Dieu et aux autres. Une bougie, un chant, constituent aussi des rituels rassembleurs, de même que l'annonce de la fin de la lecture, et parfois d'une prière, que les dévotions des uns ou des autres peuvent guider (prière à saint Joseph, invocation à l'Esprit...).

Une fois ces conditions évoquées, il faut... s'adapter ! Une date fixée tous ensemble ne convient plus à trois ou quatre personnes, oubliée, recouverte

par quelque chose de plus urgent, un rendez-vous médical, une visite, des courses, une démarche. L'animateur le sait par les réponses à son SMS de rappel ! L'échange de nouvelles peut s'éterniser, parce que ce

LES PARTICIPANTS
ONT PEU D'OCCASIONS
DE PARTAGER AVEC
D'AUTRES CE QUI LES
AFFECTE PROFONDÉMENT.

qui touche l'un rappelle à l'autre de mauvais souvenirs, provoque une grande émotion, que l'actualité générale est morose ou violente. Et surtout, parce que les participants ont peu d'occasions de partager avec d'autres ce qui les affecte profondément.

Toutes ces conditions tentent de rétablir ce qui existe pour d'autres personnes dans d'autres pans de leurs vies : occasions d'échanges avec des proches, de prendre du recul sur ce qu'ils vivent, de profiter de conditions matérielles agréables, et d'attention personnalisée. La lecture de la Parole sollicite le cœur profond, plus accessible si les accabllements se font moins lourds pendant un moment.

La Bible, lieu de résonance de la vie

La Bible raconte pour une part des destins d'hommes et de femmes pris dans des circonstances plus ou moins dramatiques. Ces récits attirent spontanément parce qu'ils parlent de l'humain, et que les très pauvres, qui ont souvent moins accès à la littérature, en ont soif comme les autres¹, comme en témoigne, pour certains, l'attrait de feuilletons, d'émissions qui font rêver (autour de l'amour, du mariage, de la cuisine...), ou l'attachement à des idoles (Johnny, Mbappé...).

Mais surtout, la Bible évoque des relations blessées, des conflits, des abandons, toutes situations que connaissent bien des personnes en grande précarité. Leurs propres existences en sont marquées. Les cris des psaumes les rejoignent, qui évoquent l'humiliation, l'acharnement des « méchants », la

1. Cf. d'une part un des indicateurs des inégalités à l'entrée en maternelle, le nombre d'heures d'histoires entendues par les enfants, quelle qu'en soit la langue, et d'autre part les travaux de M. Nussbaum sur l'importance de la littérature.

déréliction du corps et de la personne, le sentiment d'oubli, de négation. Avec, parfois, une très grande sensibilité à l'attitude des puissants. Ainsi l'injustice flagrante du seigneur de la vigne, qui ne semble pas reconnaître la réalité du travail enduré, voire nier le poids du jour, ou bien qui veut montrer combien il est bon en payant tout le monde au même tarif. Ou le maître de maison qui force les invités à venir, croyant ainsi pouvoir disposer de la liberté des personnes au creux des chemins, ou enfin les pharisiens spontanément apparentés à pharaon.

Le texte biblique présente aussi des ouvertures vers la vie qui passe malgré tout, le Seigneur qui « recueille les larmes en une outre » (*Ps* 56, 9), la confiance absolue dans la protection à venir du Seigneur, la justice promise aux innocents. Le tombeau de Jésus est découvert vide par des femmes, une lectrice suggère que, portant la vie, elles sont réceptives à la nouvelle de la résurrection.

Le temps de lecture biblique, dans une ambiance sécurisée de confiance, permet d'aborder des questions existentielles que bien des personnes en grande précarité n'ont pas l'occasion d'aborder, contrairement à d'autres qui le font avec parents ou amis. Leurs relations se réduisent souvent à celles entretenues avec des professionnels, en dehors de la famille qui, elle, traverse des

cahots et des abandons douloureux, et dont il faut soigner les liens. Les amis sont très rares, la pauvreté isole.

LE TEMPS DE
LECTURE BIBLIQUE
PERMET D'ABORDER
DES QUESTIONS
EXISTENTIELLES QUE
BIEN DES PERSONNES
EN GRANDE PRÉCARITÉ
N'ONT PAS L'OCCASION
D'ABORDER.

Le texte lu ensemble fait résonner des questions autour de la souffrance, du lien, de la confiance, du pardon, de la vie ou de la mort. Questions qui se jouent parfois dans le moment même de la lecture, où des heurts se pro-

duisent de temps en temps, soit à propos du texte, soit en lien avec ce qui se passe en dehors du groupe entre deux personnes. Beaucoup sont très blessées

par les événements de la vie, par une précarité vécue aussi dans les relations, et particulièrement sensibles à une remarque ou au sentiment de n'être pas pris en compte, entendues. L'animateur tente de faire préciser une amorce d'idée, une affirmation, une incompréhension, que tous les participants entendent.

L'enjeu de l'interprétation

En cela, l'exercice de lecture présente un enjeu démocratique. Il oblige à... lire ! Pas toujours facile quand ressurgissent les mauvais souvenirs de l'école, et que se mélangent, à propos d'un récit, les films sur le sujet, les vidéos vues sur TikTok, les vieux restes de piété culturelle. Mais lire le texte, tel qu'il est, en fait apparaître les incohérences, les impossibilités concrètes (ne pas boire pendant quarante jours !), que chacun comprend (ou pas) à sa façon. Le groupe expérimente sans cesse, qu'il n'y a pas qu'une seule interprétation possible, que l'un peut mettre l'accent sur un aspect (l'homme Jésus) et l'autre sur un autre (la divinité de Jésus) sans devoir choisir, que la pensée d'autrui ouvre une piste en moi, que j'apprends de sa parole, que sa réflexion peut prendre du temps à s'exprimer, à se préciser.

L'EXERCICE DE LECTURE
PRÉSENTE UN ENJEU
DÉMOCRATIQUE. IL
OBLIGE À... LIRE !

Partager ses questions, prendre en compte une piste nommée par un autre, formuler peu à peu ses interrogations, sa pensée, accepter que d'autres pensent autrement, vivent autrement leur foi, peut aider à dialoguer dans la vie quotidienne. Cela fait prendre du recul sur des événements locaux qui excèdent (incidents dans le quartier, trafics divers, accidents...), et engager une forme d'analyse (aucun avenir n'est proposé à nos jeunes). Le lien très direct avec la vie courante s'appuie sur le concret et les images qui parcourent les textes bibliques. Nous cherchons ensemble sur Internet le sens de mots compliqués, démonstration d'un apprentissage possible.

La lecture fait ainsi apparaître des marges de manœuvre possibles, ouvre la voie à oser la rencontre avec des voisins, le correspondant local de la mairie,

la participation à une rencontre publique. La confiance créée et les problèmes évoqués en réunion conduisent à des gestes d'entraide, de soutien. À la lecture de l'échange entre Nicodème et Jésus sur les signes, deux personnes se remémorent les signes adressés par l'une au maire pour que l'autre obtienne enfin le logement adapté à ses handicaps. Les discussions reviennent régulièrement sur les Dix Commandements comme source du comportement en

LES DISCUSSIONS
REVIENNENT
RÉGULIÈREMENT SUR
LES DIX COMMANDEMENTS
COMME SOURCE DU
COMPORTEMENT EN
CHRÉTIEN.

chrétien, comme rappel de la nécessité des règles indispensables au vivre-en-commun, de même que le thème omniprésent du pardon, sans lequel la vie est impossible.

Réflexion partagée, infléchie par celles d'autrui, gestes osés, confiance

absolue (pas exempte de doutes) réaffirmée, prise de recul sur des relations fracturées, le sentiment d'enfermement sans solution, lieu d'échange sur le sens de la vie et de la mort, l'injustice, la lecture biblique permet tout cela, avec des bienfaits pour les participants. Tel est le chemin de la Parole de Dieu en eux, dont se rendent témoins d'autres qui ne vivent pas la grande pauvreté. Ceux qui font si souvent l'expérience de ne pas être crus vivent, pendant un moment, avec d'autres, des « je crois » mutuels porteurs d'espérance. ■

Des personnes porteuses de trisomie 21 entendent la Parole

Vincent Garros

En 2003, dans le cadre du SCEJ (Service catholique de l'enfance et de la jeunesse inadaptées) de la Gironde (aujourd'hui PPH, Pastorale des personnes en situation de handicap), nous avons créé un groupe Emmaüs pour répondre à des demandes de vocation de la part de jeunes et d'adultes porteurs de trisomie 21. Ce groupe, selon les années, est d'une quinzaine de personnes. Le nom d'Emmaüs fut choisi car le récit auquel il renvoie est formé de plusieurs étapes : « De quoi parliez-vous en chemin ? », « Il nous ouvrait les Écritures », un repas/eucharistie et un retour dans la joie !

Quatre à cinq dimanches dans l'année, une animatrice et moi les avons accueillis. Nous avons célébré l'eucharistie dans ma paroisse où certains étaient servants d'autel, d'autres faisant l'accueil ou la quête, et partagé un pique-nique. Après une grande heure autour des Écritures, c'est le retour en famille, au foyer afin, pour certains, de retrouver un travail en ESAT (Établissement et service d'aide par le travail).

.....

À PROPOS DE L'AUTEUR

Vincent Garros est prêtre du diocèse de Bordeaux, curé de la paroisse de Gradignan. Il est en équipe de mission (Bordeaux blanc). Il accompagne la Pastorale des personnes en situation de handicap du diocèse.

Les porteurs d'une anomalie du chromosome 21 ont un handicap cognitif. Depuis les recherches du professeur Lejeune et les progrès de la médecine, et grâce à l'engagement militant de parents et d'éducateurs, leur espérance de vie s'est beaucoup accrue, leur capacité à l'acquisition du savoir ou d'un savoir-faire professionnel aussi. Notre compagnonnage fraternel en Église nous a permis de découvrir aussi une très grande capacité de vie intérieure et la possibilité de témoigner de leur foi de manière directe et enthousiaste.

La Parole s'approche

La lecture étant souvent difficile pour eux, nous avons opté pour une écoute des textes bibliques. Nous étions deux accompagnateurs, chacun lisant une à deux fois les textes. Nos voix différentes permettaient ainsi une compréhension meilleure ; puis nous partions en deux groupes. Nous avions pris l'habitude que les hommes et les femmes soient séparés pour permettre des paroles plus libres. Nous relisions le texte puis chacun pouvait réagir, dire ce qu'il avait retenu, compris ou pas. Nous avons noté strictement leurs expressions, ce qui faisait obstacle mais aussi les fulgurances.

Parmi d'autres, voici deux exemples : le premier sur l'incompréhension, l'autre sur une belle trouvaille. Le texte des *Noces de Cana* est devenu un

LE TEXTE DES
NOCES DE CANA EST
DEVENU UN CONTE
QUI SE PASSAIT
DANS UNE FERME !

conte qui se passait dans une ferme ! Bien sûr, il y avait de l'eau, des canards et des jardins. Le mot « noce » n'avait jamais été entendu... On a relu alors le texte en changeant certains mots : ce fut « mariage » bien sûr, mais aussi des « récipients pour se laver les mains », etc. Après d'autres expériences

comme celle-là, notre conviction fut qu'il fallait tendre vers une reformulation des textes avec des mots simples, plus proches de leur quotidien.

La trouvaille qui m'a le plus marqué apparut lors de la lecture du *Bon Samaritain*. Ce texte est complexe et pour nos amis, les citations des Écritures ou une parabole incluse dans un récit ne sont pas perçus. Tout est ressenti au présent,

interprété comme réel au premier degré. Cela aurait pu être un obstacle mais notre surprise a été grande lorsque l'un d'eux dit : « C'est Jésus qui est venu soigner l'homme blessé, les autres, ils n'ont rien

fait ! » Que dire après cela ? Bien sûr l'articulation du récit, le débat de Jésus avec le scribe n'ont pas été saisis mais cette façon de comprendre le récit était tout proche de l'interprétation de certains Pères de l'Église. De fait, c'est bien Jésus qui se fait proche de l'humanité en détresse, la soigne et la confie... Il en a payé le

prix. C'est bien lui, le Prochain par excellence, lui qu'il faut aimer ! Ce travail de lecture sur des Évangiles a fait l'objet de petites publications illustrées par eux.

CE TRAVAIL DE
LECTURE SUR DES
ÉVANGILES A FAIT
L'OBJET DE PETITES
PUBLICATIONS
ILLUSTRÉES PAR EUX.

Au-delà de leur fierté et de celle de leurs parents, nous voulions montrer que ces personnes ont des ressources insoupçonnées et une vraie spiritualité. Leur foi est profonde et loin d'être infantile même si elle est dite avec beaucoup de simplicité. C'est bien la Parole de Dieu qu'ils ont accueillie et qui leur a permis une prise de parole : des coups de gueule, des cris de joie, des ras-le-bol, des mercis : une foi qui s'exprime.

L'accueil de la Parole en Jésus

Puis le Covid est passé par là, et le confinement. Pendant de longs mois : plus de groupe, plus de week-end, plus de lecture. Notre petite équipe diocésaine a mis en place alors une proposition sur Internet. Chaque semaine, l'évangile du dimanche est proposé de manière simplifiée et en FALC (Français Facile à Lire et à Comprendre). Il y a aussi quelques illustrations, un chant, des jeux et une prière pour aller plus loin. Ce travail s'est poursuivi jusqu'à aujourd'hui. Au départ créé à l'intention des personnes trisomiques, il profite aujourd'hui à des groupes avec d'autres handicaps, ou sans. Ce sont des groupes de catéchèse dans des écoles, des aumôneries en EHPAD, etc. Chaque fois que nous réalisons quelque chose en direction de personnes avec handicap, c'est tout le monde qui en profite : du plan incliné à la porte automatique jusqu'à l'Évangile qui s'approche du lecteur.

Depuis plus de trente années, ce compagnonnage avec ces jeunes et ces adultes en situation de handicap cognitif m'a obligé d'aller à l'essentiel, de creuser les Écritures afin de pouvoir les dire, les raconter, les faire aimer et les prier de manière plus simple. Ma vie en a été bousculée et mon ministère changé. Alors que la médecine, au service d'une société qui se rêve ultra-performante, cherche à les éliminer, je rencontre des enfants, des hommes et des femmes d'une grande sensibilité, ayant par la simplicité dans la rencontre ou par de simples mots la capacité d'apaiser les tensions, devenant ainsi artisans de réconciliation et de paix. Notre monde n'en aurait-il pas besoin ?

CE QUI LES FAIT
VIVRE, SELON CE
QUE JE RESENS,
C'EST L'EXPÉRIENCE
QU'ILS FONT DE
JÉSUS DANS SA
PROXIMITÉ AVEC LES
PERSONNES.

Ces adultes, pour la plupart, n'ont pas accès à la lecture. Le rapport à l'Évangile se fait davantage par le récit entendu, expérimenté par une mise en scène avec quelques déguisements, ainsi que par la lecture de tableaux, de vitraux ou d'icônes. Ce qui les fait vivre, selon ce que je ressens, c'est l'expérience qu'ils font de

Jésus dans sa proximité avec les personnes. Il a guéri ceux qui ont un handicap, il a accueilli les personnes telles qu'elles étaient, sans *a priori*. Jésus est pour eux un ami proche qu'ils prient avec ferveur. Confrontés très tôt à la mort autour d'eux, ils y sont très sensibles et souvent inconsolables. Être accueilli par Jésus dans le Ciel est souvent pour eux une évidence. « Ce qui est caché aux sages et aux intelligents est révélé aux tout-petits. » ■

Passeur de la Parole en prison

Sylvie Chaveron

La Bible, quand elle est lue et partagée à plusieurs, prend corps et résonne dans nos vies. Elle devient alors Parole de Dieu. Comme dirait un ami, la Parole fait ce qu'elle dit. Mais comment la rendre proche à ceux qui sont éloignés de l'écrit ? Ce gros livre fait peur...

Plusieurs fois, dans le cadre de ma mission d'aumônière, j'ai été confrontée à l'illettrisme de certains détenus, ou du moins à un manque d'aisance par rapport à l'écrit. Qui n'a pas été gêné quand une personne qui se porte volontaire pour lire l'évangile, bute sur chaque mot ? Cela met la personne et le groupe en difficulté. Qui n'a pas entendu une personne détenue dire « je n'ai pas mes lunettes... » au moment où on cherche un lecteur ?

Lire devant les autres n'est pas évident ni facile. Entrer dans la Bible uniquement à travers des textes écrits me semble parfois mal ajusté. Certaines personnes sont définitivement fâchées avec l'écrit. Au cours de rencontres individuelles, j'ai eu souvent besoin de raconter tel ou tel passage de la Bible à des personnes. Elles ont parfois un vague souvenir de l'histoire, mais très incomplet. Alors, j'ouvre la Bible, et là je me retrouve en difficulté : les textes

À PROPOS DE L'AUTEURE

Sylvie est membre de la Communauté Mission de France depuis 2002. Elle est aumônière de prison en maison d'arrêt à Vannes, depuis sept ans. Cet engagement a

conforté pour elle l'importance de la lecture biblique à plusieurs, qu'elle a la chance de pratiquer depuis longtemps.

sont souvent longs, le vocabulaire complexe. Alors je referme le Livre et je dis : « Attendez, je vais vous le raconter. » Mais très vite aussi, je me suis sentie démunie et surtout, je n'avais pas envie de « détourner » le texte, d'en oublier l'essentiel, ou de le dénaturer. Du coup, j'ai senti le besoin de me tourner vers une formation, pour pouvoir raconter la Bible.

La Bible n'est pas un conte mais elle se raconte

Telle est la devise de l'association CCR (Chacun, Chacune Raconte) que j'ai rejointe il y a quelques années. Mon but était de trouver des outils pour raconter, surtout dans le cadre de ma mission d'aumônière.

L'OBJECTIF
N'EST PAS DE
JUSTE PARTAGER
UNE BELLE
HISTOIRE,
MAIS SURTOUT
DE DONNER
ENVIE AUX GENS
D'ALLER VOIR LE
TEXTE DANS LA
BIBLE.

Cette association œcuménique propose une lecture en groupe, accompagnée d'un bibliste. Nous passons beaucoup de temps autour d'un même texte. Nous cherchons ensemble les différentes traductions, le contexte, les lieux, les acteurs... Et surtout, nous définissons quelques enjeux théologiques qui sous-tendent le texte : Qu'est-ce que cela me dit à moi de Dieu ? Qu'est-ce que j'ai envie de faire passer comme message sur lui à travers ma « racontée » ?

Après ce travail, chacun se l'approprie puis nous le donnons aux autres du groupe, pour la critique. Sur un même texte les « racontées » peuvent être très différentes, suivant l'enjeu théologique choisi et la personnalité du conteur... L'objectif n'est pas de juste partager une belle histoire, mais surtout de donner envie aux gens d'aller voir le texte dans la Bible.

Et puis, il y a aussi pour moi, le temps de la maturation qui est très important. Le texte, une fois « travaillé » en groupe, m'habite, me pose question, me travaille de l'intérieur, même en épluchant les pommes de terre ou en attendant le bus. Avant de le mettre en mots, il tourne et touille dans ma tête. Il résiste

parfois. Je le mâchouille, et il prend forme un beau jour. Ce n'est pas facile. On ne raconte pas *La tempête apaisée* comme on raconte *Blanche-Neige et les sept nains* !

L'intérêt pour la prison

En détention, il m'est arrivé de faire venir une amie conteuse, ou de raconter moi-même aux détenus. Je sais que dans plusieurs établissements, cela a lieu régulièrement. À chaque fois, c'est une expérience très forte, d'ailleurs, que ce soit à la prison ou ailleurs. Les auditeurs se laissent emporter par l'histoire, se font des images, ressentent le texte avec tous leurs sens. Cela rend les choses plus vivantes, le texte prend corps.

LA PAROLE VIENT
TOUCHER LES PERSONNES
PAR UN MOT, UNE IMAGE
ET PARLE AU CŒUR.

Le temps d'échanges après la « racontée » est très important. Chacun parle de son ressenti, de ses souvenirs aussi. La Parole vient toucher les personnes par un mot, une image et parle au cœur. Une fois un détenu m'a dit après la racontée de Jonas : « Y'a ça dans la Bible ? » Je l'ai renvoyé au texte original, qu'il a relu et plus tard il m'en a reparlé. Je constate aussi un vrai silence d'accueil lorsque nous racontons. Les personnes détenues savent que nous sommes aumôniers, elles nous connaissent et nous respectent. Du coup, elles prennent le moment de la « racontée » très au sérieux, non pas comme un moment récréatif. Ça peut arriver bien sûr, que l'un ou l'autre coupe l'histoire pour donner une réflexion, mais les autres souvent lui disent de se taire !

Certains textes se prêtent mieux que d'autres au récit en détention, comme *Le père et ses deux fils* (Lc 15). Question difficile de l'image du père pour certains... Un détenu m'a dit : « Le père, c'est ma femme, qui ne m'a jamais abandonné malgré tous mes délits. » Un autre m'a dit : « Mais c'est mon histoire, ça ! » Ou le récit de l'arrestation du Christ, pour des gens qui ont vraiment vécu une arrestation, un jugement, une condamnation... ou des récits de l'Ancien Testament, Noé (Gn 6-9) et l'image d'un Dieu tout-puissant, mais qui finalement se laisse toucher par un homme. La guérison de Naaman le Syrien

(2 R 5, 1-25), ce gars puissant et respecté qui se laisse plonger dans l'eau du Jourdain. La Cananéenne (Mt 15, 21-28) : « Elle a eu du courage cette femme. Elle a rien lâché. »

La posture d'aumônier

Il n'est pas question de niveler par le bas la Parole en la racontant, et il est important de lire ensuite le texte dans la Bible. Raconter en détention, nous permet d'être à notre place de « passeurs de la Parole », en toute humilité. On ignore ce que cela produit, mais ce sont toujours des moments très forts de rencontre. Raconter la Bible permet aux auditeurs de rencontrer pour quelques moments des gens qui ont côtoyé le Christ, ou ceux qui les

RACONTER EN
DÉTENTION, NOUS
PERMET D'ÊTRE À
NOTRE PLACE DE
« PASSEURS DE
LA PAROLE », EN
TOUTE HUMILITÉ.

ont précédés, et de découvrir cette Parole toujours vivante qui vient leur parler, dans le plus secret de leur cœur. Des cœurs ouverts à la rencontre. Je découvre alors à quel point je suis moi aussi « évangélisée » par ces gens qui ont écouté la Parole, sortie de ma bouche. Je peux alors dire comme le Christ : « Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre. Ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu

l'as révélé aux tout-petits. » (Mt 11, 25-27) Il y a beaucoup d'autres moyens de faire entrer les personnes détenues dans l'écrit, au service de la Parole de Dieu, mais celui-là me semble particulièrement ajusté. ■

L'Évangile en prison

Arnaud de Boissieu

L'Église catholique est autorisée à visiter les prisonniers chrétiens dans les prisons du Maroc. À Casablanca, nous recevons un groupe de prisonniers chrétiens, sub-sahariens, mais aussi européens, que nous voyons tous ensemble, dans une salle de classe ou une salle de spectacle, et nous disposons d'un long moment, environ une heure, pour échanger avec eux, ou elles, pour lire la Parole de Dieu, et pour prier. J'organise les rencontres en trois temps : échange de nouvelles, lecture de la Parole de Dieu du prochain dimanche, prière. Voici quelques extraits des échanges sur l'Évangile, glanés au fil des rencontres.

- **L'évangile de la porte étroite.** Le partage reste un peu guindé : « Pourra-t-on entrer par cette porte ? Mais, oui, la porte est encore grande ouverte ! Nous avons toutes une seconde chance ! » disent la dizaine de femmes rassemblées.

L'évangile de la deuxième chance, pour ces femmes qui ont trébuché ? L'idée me plaît.

Le même Évangile, dans une autre prison : « La porte étroite : ouverte, ou fermée ? Avis général : ouverte, et ce qui compte pour entrer, ce sont les actes, et non les prières : tous entreront, bien entendu ! »

Cette conviction ressort après une longue discussion détendue, sympa, rigolarde même ! Exercé-je le ministère du rire ? Peut-être...

À PROPOS DE L'AUTEUR

Arnaud de Boissieu est prêtre de la Mission de France à Casablanca, au Maroc.

Laisser père, mère, enfants pour suivre Jésus, porter sa croix. Ces dames le comprennent sans difficulté : suivre Jésus, c'est ne pas suivre marabouts et autres charlatans. Tout est possible à celui qui croit. Jésus prend soin de nous. Notre croix ? Ici, elle pèse 100 000 tonnes !

NOTRE CROIX ?	Pour bâtir une tour, d'abord s'asseoir pour
ICI, ELLE PÈSE	calculer la dépense. J'ai droit à un violent
100 000 TONNES !	réquisitoire contre tous ceux qui semblent
	vouloir aider, mais qui en fait te poussent dans le trou... : mensonge et
	corruption règnent, et pas seulement en prison...

- **Le gérant malhonnête.** Nous écoutons la Parole de Dieu, en anglais et en français : le gérant malhonnête a-t-il grugé son maître ? Y a-t-il de l'argent propre ? L'argent facile est toujours sale, me disent ces dames, avec quelquefois une véhémence certaine : « Quand tu broutes les gens, par exemple... » (« Brouter » : arnaquer sur Internet, en argot d'Afrique.) Et enfin, en commentaire libre, on dit que c'est Dieu et lui seul qui libère, jamais les avocats. Le juge a déjà décidé en entrant au tribunal, le reste, c'est du folklore.

Est-ce une conclusion ? En commentaire du verset final « On ne peut servir deux maîtres », elles se positionnent : faire passer Dieu en premier, et l'argent ensuite. C'est dit.

Et puis, presque comme d'habitude, nous abordons le troisième temps : l'une prend doucement un chant, en anglais ; il est écouté, puis repris par ses sœurs. Et suit un autre hymne, et encore un autre, anglais ou français, peu importe ; les bras montrent le rythme, les sourires brillent sur tous les visages, et fusent les alléluia, mêlés de quelques larmes auxquelles se joignent celles qui sont restées silencieuses pendant l'échange.

La liturgie des chants dure un bon moment ; je m'y associe peu par la voix, et beaucoup par le cœur. Voilà une rencontre à la saveur eucharistique : nous nous sommes accueillis, puis nous avons reçu la Parole de Dieu, nous l'avons partagée, et enfin nous rendons grâce ensemble, avec l'active participation de chacune. Que demander de plus, ou de mieux ?

- **L'Évangile de Lazare et du riche.** Ils parlent tous à la fois, se demandant si la richesse est mauvaise en elle-même, ce qu'est la richesse, comment le riche a-t-il pu voir Lazare au paradis, ce que sont le bonheur et le malheur...

Au milieu du flot ininterrompu de questions et d'opinions, je n'arrive guère à donner mon point de vue... mais on se quitte heureux et satisfait, la vie n'est-elle pas belle ?

- **« Si vous aviez la foi gros comme une graine de moutarde, vous diriez à l'arbre que voici : "Déracine-toi et va te planter dans la mer." »**

P. commente : « Jésus ne plaisante pas ; il est sérieux en nous disant cela. Dieu nous laisse ici [en prison] pour nous faire comprendre beaucoup de choses. J'étais une folle. La prison m'a mûrie.

Je remettais tout au lendemain. C'est une école pour moi. J'ai appris beaucoup de choses ici. Cela me sera utile quand je sortirai. J'ai écrit des poèmes, j'en ai dix cahiers. J'ai découvert cela ici, en prison : moi, ma vie, la vie. J'ai été envoyée au festival du film à Khouribga. J'y ai rencontré des

J'AI APPRIS
BEAUCOUP DE
CHOSSES ICI. CELA
ME SERA UTILE
QUAND
JE SORTIRAI.

femmes belles. Elles sont condamnées à de lourdes peines, jusqu'à vingt-cinq ans. Ces femmes sont magnifiques. J'ai écrit des poèmes sur elles. » Chantal prend le relais : « Dieu t'emmène ici pour que tu puisses voir. Dieu met les bonnes personnes en prison pour leur permettre de se sauver. On a une forte probabilité de réussite après la prison ; regardez Mandela, qui a passé vingt-sept ans en prison et qui est devenu chef d'État d'un grand pays. »

- **« Dites : nous sommes des serviteurs quelconques »**, en français, « inutiles » en portugais, et « simples » en anglais. Une discussion de café de la gare s'engage immédiatement :

« Si je suis inutile, alors je vais me bagarrer.

– On est bien utiles, les gardiens ont du travail à cause de nous.

– Seul Dieu a le droit de juger ; pourquoi ai-je été jugé ? Bien des juges sont malhonnêtes. »

Tous parlent en même temps, et en deux ou trois langues différentes... J'essaie de remettre un peu d'ordre dans cet échange foutraque, en vain. On continue sur la foi : « Beaucoup n'ont pas la foi ; ils prient, mais c'est comme des moutons ; certains se moquent de Dieu... »

Voilà, je sers au moins à cela : permettre un bon temps de défoulement à peine canalisé. L'officier des affaires sociales me raccompagne vers la porte. Il commente la séance du jour : « C'est très bon, ce que vous faites ici : vous leur donnez un bon moral et de bonnes forces spirituelles, merci. » Spirituel, cet échange foutraque ? Pas de doute : les voies de l'Évangile sont surprenantes.

- **L'Évangile du juge inique.** Les juges, ces dames connaissent ! Et qu'un juge ne soit pas honnête, quelle banalité pour elles ; aussi vont-elles droit à l'essentiel : « Le meilleur juge, le juge suprême, c'est Dieu. Oui, les juges ne respectent pas grand-monde. » Mais ceci dit, l'une d'elles raconte que « lors de [son] jugement, Dieu a su toucher le cœur du juge, qui a été clément avec elle ».

Elles font le lien avec le dernier verset : le Fils de l'homme trouvera-t-il la foi sur la terre ? Elles le prennent très directement pour elles, comme l'attitude du juge : « Luc est pessimiste ; bien sûr quelquefois notre foi flanche, surtout devant les juges, mais finalement, on tient : "Dieu passe par tous les moyens pour te rejoindre, quand tu es dans les ténèbres." »

- **Béatitudes.** 28 octobre : quelle grande fête chrétienne, la semaine prochaine ? Ils sèchent. Nous lisons l'évangile de la Toussaint : les *Béatitudes*. Je demande s'ils connaissent cette page ; oui, l'un ou l'autre croit vaguement se souvenir qu'il l'a déjà lue... Puis comme à son habitude, A. débite ce qu'il a appris : une terre en héritage, c'est le paradis, évidemment. Je laisse un long temps où fusent des idées, dans tous les sens. Et puis, doucement j'essaie de demander comment ils se sentent concernés par cet évangile, aujourd'hui, dans le concret de leur vie : « Rien n'est juste sur la terre », me répond-on...

Et puis, enfin, P. semble comprendre ma question : « Je suis intéressé par la paix et la miséricorde. Moi, j'aime donner ; pas prêter, non, donner. » S. se lance à son tour : « Heureux les doux ; moi, dans la vie, je ne sais pas dire non, j'ai un faible pour les gens. » Le pli est pris ; A. : « La paix, car je ne veux pas être négatif envers les personnes. Même quand je suis énervé, je n'arrive pas à me fâcher plus de cinq minutes. » F. : « Les pauvres de cœur ; ça me touche, moi, car j'ai beaucoup de tentations. » Enfin, K. conclut : « La prison ouvre les yeux. » Bien vu, l'ami.

- **La parabole des talents.** Il me vient à l'idée de demander aux cinq ou six chrétiens rassemblés : « Et vous, combien de talents Dieu vous a-t-il donné ? » L'ensemble penche plutôt pour beaucoup... C'est bien, ils sont optimistes. Le vieux D., lui, chrétien nigérian, fort mais ô combien tourmenté, reste muet ; je lui lance une perche : « Et toi, combien tu penses en avoir reçu ? » Silence ; je réessaie. Il finit alors par répondre ; une réponse on ne peut plus brève, un seul mot de deux syllabes, en anglais : « *Dobble* » ; en français, deux mots : le double. Je lui fais répéter, il répète le même mot. J'ai donc bien compris. Je lui demande d'expliquer un peu. Mais non. Il n'a rien à dire de plus : « *Dobble* », me redit-il une troisième fois, le double.

Comment ne pas admirer la force de l'Esprit Saint, qui sait donner « le double » à ceux qui lui font confiance ? ■

Lecture biblique et mission vont de pair

Dominique Fontaine

Grandir dans la foi, c'est vivre une relation au Christ comme si nous étions dans le récit des évangiles ; c'est l'« entendre » nous parler, le « voir » vivre avec nous. Étant enfant, au catéchisme, je me dessinais avec mes copains, pas tous chrétiens, au milieu de la foule qui écoutait Jésus, sous l'arbre de Zachée, à côté du paralysé ou de Bartimée. Quelle chance d'avoir pu découvrir ainsi le Christ ! Ce n'était pas mon Jésus à moi, mais « le Jésus de l'Évangile », comme disait Madeleine Delbrêl.

Je crois vraiment que les évangiles ont été écrits de telle manière que les lecteurs que nous sommes, 2 000 ans après, puissent faire la même expérience que les gens dont on parle dans le récit. C'est une joie pour moi de faire découvrir Jésus dans les rencontres, les partages et les dialogues, avec d'autres qui ne sont pas chrétiens, et de le lire avec eux. L'Évangile leur est aussi destiné.

L'Évangile entre toutes les mains

Je peux témoigner que, depuis que je suis prêtre de la Mission de France, j'ai eu de multiples occasions de découvrir que la lecture biblique peut se vivre avec des amis qui ne croient pas en Dieu. C'était souvent au cours d'un

.....

À PROPOS DE L'AUTEUR

Dominique Fontaine est prêtre de la Mission de France, en équipe de mission à Bussy-Saint-Georges (77).

dialogue, sans forcément ouvrir le livre, mais en citant des phrases ou en racontant un récit de l'Évangile qui avait un rapport avec ce dont nous discutons. C'était pour moi une façon d'exprimer ce qui me tenait à cœur profondément. Et dans ces moments de dialogue très personnels, où nous nous disions ce qui nous faisait vivre au plus profond, je sentais que les récits de l'Évangile me venaient spontanément à la bouche, non pas pour « convertir » l'autre, mais pour qu'il me comprenne. Et lui pouvait alors s'en nourrir, comme moi-même je me nourrissais de ce qu'il me confiait. Dans ces moments privilégiés, j'ai fait l'expérience de l'Esprit Saint, qui nous mettait sur la même longueur d'onde.

Quand j'étais à Ivry-sur-Seine, j'ai eu l'occasion d'approfondir cette démarche lorsqu'un ami athée m'a demandé de l'aider à lire la Bible, en précisant qu'il ne cherchait pas à être baptisé. J'ai eu la grâce de vivre des rencontres avec lui, sa femme et ses quatre enfants pendant un an, ce qui a donné lieu à un petit livre intitulé *La foi des chrétiens racontée à mes amis athées*, qui raconte nos dialogues à partir de notre lecture biblique. Ce qui les a déplacés, ce fut de se confronter à la personne si étonnante de ce Jésus de Nazareth. Ils ont trouvé en lui, dans son message et ses actes, une révélation de ce qu'ils portaient en eux et qu'ils exprimaient en

termes de valeurs. À la fin du livre, Thierry dit ceci : « Nos rencontres m'ont permis d'aller au plus profond de moi-même, d'aller chercher des choses enfouies, de faire revivre des gens qui ont disparu. Je me suis reposé des questions que je ne me posais

NOS RENCONTRES M'ONT
PERMIS D'ALLER AU
PLUS PROFOND DE
MOI-MÊME, D'ALLER
CHERCHER DES CHOSES
ENFOUIES.

plus trop. J'ai été épaté de découvrir que les enfants étaient intéressés par tout ce que tu leur transmettais. J'ai été étonné de voir ce qu'ils en retenaient et les questions qu'ils te posaient. La Bible que tu nous as fait découvrir, je le reconnais, c'est un vrai chemin pour vivre les valeurs sur lesquelles j'ai fondé ma propre vie¹. »

1. *La foi des chrétiens racontée à mes amis athées*, Paris, L'Atelier, 2006, p. 139.

Ces rencontres continuent à nourrir ma prière et mes homélies. Elles m'ont donné l'habitude de proposer à tous de vivre de multiples occasions de lecture biblique. Quand j'étais aumônier général du Secours catholique, j'ai proposé inlassablement des partages bibliques, à l'écoute de la façon dont les personnes en grande précarité lisent la Bible comme une Parole de vie qui leur est adressée. Marie-Agnès Fontanier l'explique bien dans ce numéro. J'ai découvert que « ça parle » aussi bien pour des personnes chrétiennes ou de culture chrétienne que pour des personnes musulmanes, des bénévoles ou des animateurs salariés non chrétiens ou non croyants.

Je me souviens par exemple d'un partage sur le récit du *Bon Samaritain* avec des animateurs, dont plusieurs n'étaient pas croyants. Je leur ai demandé à quel personnage ils s'identifiaient. Et une animatrice athée nous a dit : « Eh bien, moi je m'identifie à la monture du Samaritain. Car pour moi, au

EH BIEN, MOI
JE M'IDENTIFIE
À LA MONTURE
DU SAMARITAIN.

Secours catholique, nous ne sommes pas les sauveurs des personnes blessées par la vie, nous les accueillons, nous les accompagnons un moment jusqu'à l'auberge, où ils vont continuer à être pris en charge, par les services sociaux ou préfectoraux pour faire valoir leurs droits. » Nous nous sommes regardés : personne d'entre nous n'avait pensé à cela. Et pourtant elle éclairait d'un regard nouveau la parabole²... et exprimait bien le rôle du Secours catholique.

En paroisse, dans la préparation au baptême des enfants et la préparation au mariage, nous proposons toujours un partage sur un récit évangélique. Et très souvent nous remarquons que les personnes qui ne sont pas baptisées et n'ont pas de culture chrétienne disent des choses étonnantes qui nous réveillent face au texte. Encore récemment, sur le récit des *Noces de Cana*, un fiancé non-croyant nous a dit : « Le maître du repas félicite le marié, car c'est lui qui devait s'occuper de l'approvisionnement en vin. En fait c'est Jésus qui a pris la place du marié en s'occupant du vin. » J'avoue que je n'avais jamais

2. J'ai rendu compte de cette expérience, vécue au Secours catholique et dans le réseau Saint-Laurent, dans le livre *L'Évangile entre toutes les mains*, Paris, L'Atelier, 2016.

entendu cela en lisant des centaines de fois ce récit. Sans le savoir, ce fiancé nous a donné une signification théologique du récit.

De même à Bussy, nous avons lancé après le Covid des groupes de parole pour des personnes qui vivent les mêmes réalités : le chômage, le handicap, le cancer, le veuvage, le divorce, l'homosexualité, le métier d'enseignant, etc. Il y a essentiellement des paroissiens, mais qui amènent parfois des amis non-chrétiens. Au début, on lisait ensemble à la fin de la rencontre un texte biblique. On s'est rendu compte qu'on n'avait jamais le temps de partager vraiment dessus. Nous avons pris alors l'habitude de commencer par lire ensemble un texte biblique. Et nous découvrons que le texte fait parler sur la réalité vécue qui nous rassemble, et cela nous déplace beaucoup plus que le simple échange sur nos difficultés. Le texte biblique devient alors une parole de vie, qui touche autant les chrétiens que les non-chrétiens dans les groupes.

Il en est de même dans le dialogue interreligieux. Dans le cadre de l'Esplanade des religions et des cultures, nous venons de créer un groupe de recherche appelé La Maison de la Sagesse, en référence au discours du pape à Marseille sur ce qui se passait à Bagdad au IX^e siècle. Nous approfondissons nos chemins spirituels différents selon nos religions. Et je sens bien qu'il ne sert à rien de rester à un plan dogmatique. Mais c'est en racontant nos textes fondateurs et en disant comment nous les interprétons dans notre quotidien que nous entrons dans l'intimité de la foi les uns des autres.

Une façon de lire liée à notre démarche missionnaire

Ce que je viens de présenter et qui est pour moi de l'ordre de l'intuition et de l'expérience de vie, j'ai eu l'occasion de l'approfondir et de le confronter à d'autres grâce à la session Bible et Mission, organisée en 2021 près de Grenoble. Elle a rassemblé quarante membres de la Communauté Mission de France qui ont une pratique de la lecture biblique avec des groupes divers : en prison, en hôpital, en paroisse, en groupes comprenant des personnes non chrétiennes, avec des personnes en précarité, etc.

NOUS AVONS UNE FAÇON
COMMUNE DE LIRE
LA BIBLE, ET CETTE
SPÉCIFICITÉ EST LIÉE
À NOTRE DÉMARCHE
MISSIONNAIRE .

Durant cette session, nous avons vécu une prise de conscience forte qui a été pour les participants un moment d'étonnement collectif : en fait, nous avons une façon commune de lire la Bible, et cette spécificité est

liée à notre démarche missionnaire, à notre façon de concevoir et de vivre la mission. Cette façon de lire la Bible ne nous met pas au-dessus des autres dans l'Église, mais elle nous vient de l'attitude missionnaire que nous vivons à la Mission de France et qui constitue notre « charisme missionnaire », selon l'expression de Christoph Theobald lors de l'AG de juillet 2023.

Voici comment je pourrais caractériser cette intuition : pour nous, il y a une analogie entre lecture de la Bible et démarche de mission :

- nous nous mettons en situation d'écoute vraie du texte, comme nous nous mettons en situation d'écoute dans le dialogue avec ceux à qui nous sommes envoyés ;
- nous essayons de suspendre nos *a priori* et nous résistons aux projections spontanées dans la lecture du texte, comme avec nos contemporains nous résistons à nos préjugés sur eux et à notre envie qu'ils « deviennent comme nous » ;
- nous acceptons les mots qui résistent, ce qui achoppe dans les textes, ce qui nous déplace, comme nous nous laissons bousculer par ce que les autres vivent ; nous consentons à perdre des convictions, à vivre des déplacements ;
- par la prière, nous laissons descendre en nous la Parole, comme aussi la vie, les joies et les épreuves de ceux que nous rencontrons ;
- nous découvrons nos fragilités, dans la lecture comme dans le compagnonnage vécu ;
- nous acceptons d'être touchés par la lecture comme par la rencontre des autres ;
- nous découvrons que c'est l'Esprit qui travaille à travers la lecture, comme à travers la rencontre missionnaire. En particulier, nous découvrons,

- comme je l'ai dit précédemment, que des lecteurs non-chrétiens, voire non-croyants, nous font découvrir des aspects des textes bibliques qui ne nous étaient pas apparus, comme nous faisons l'expérience que des amis non-chrétiens nous transmettent des paroles qui nous font vivre ;
- la lecture de la Bible produit beaucoup de fruits quand nous lisons en groupe ; de même nous vivons la mission en équipe et en communauté missionnaire, et le retour de mission nous en fait percevoir les fruits.

Durant cette session « Bible et Mission », nous avons aussi discuté sur ce que ce type de lecture peut apporter à nos équipes, mais aussi aux communautés paroissiales ou autres dans lesquelles nous sommes. Si la lecture biblique devient nourriture partagée (et pas seulement entre chrétiens), elle peut donner son vrai sens au fait de faire Église et de célébrer l'eucharistie : Ce que nous mangeons dans l'eucharistie, c'est « la Parole de Dieu qui veut se faire chair en nous », comme l'écrivait Madeleine Delbrêl. Mais cela, d'autres articles de ce numéro, dont celui de Patrick Prétot, l'approfondissent. ■

L'homélie, du texte biblique à la Parole de Dieu

Frédéric Ozanne

C'était en décembre 2018. J'étais alors aumônier national « Compagnons » quand « Le Jour du Seigneur » m'a sollicité pour une homélie lors d'une célébration télévisée avec un événement scout important : l'accueil de la lumière de la Paix de Bethléem. Je me suis donc retrouvé par hasard dans cette ambiance de direct, au milieu des permanents et des intermittents du spectacle : chargés de production et de liturgie, cadres, ingénieurs son et lumière, réalisateur, script, commentateur, installateurs, gardiens... Dans sa composition, tout en gardant les compétences, l'équipe change à chaque célébration de personnes. En prononçant depuis deux ou trois homélies par an, je suis heureux de vivre cette ambiance avec une équipe de personnes dont le quotidien professionnel m'est particulièrement inconnu (je travaille dans une coopérative agricole). Le temps d'un week-end, je fais partie de cette équipe toujours éphémère.

Dans ce genre d'exercice, il y a bien sûr quelques exigences de forme comme la durée de l'homélie, les répétitions et le filage, les caméras à regarder à certains moments... Mais sur le fond, c'est une homélie comme toutes les homélies, à ceci près qu'on ne connaît pas la communauté à laquelle on s'adresse :

.....

À PROPOS DE L'AUTEUR

Frédéric Ozanne est prêtre de la Mission de France et membre de l'équipe du Sud-Essonne. Il travaille dans une coopérative agricole du nord du Loiret. Il est occasionnellement prédicateur lors des messes télévisées du « Jour du Seigneur ».

ni celle de la paroisse qui accueille la messe télévisée, ni vraiment celle qui va regarder la messe dans un lit d'hôpital, dans un fauteuil de maison de retraite ou en prison, dans une cuisine en épluchant les pommes de terre pour les frites du midi...

De là où je suis, de cette expérience, je retiens quelques briques pour construire une homélie. Elles se veulent néanmoins très humbles.

« Ce reportage sur le ramassage des noix dans le Dauphiné, c'est longuet longuet. »

L'expression est de Christian Bodin à sa mère Maria quand il s'ennuie devant le journal télévisé de 13 heures. C'est vrai aussi pour une homélie : c'est long à préparer, voire longuet. Laure, une amie, en rigole quand elle m'invite à dîner et que je lui dis : « J'peux pas, j'ai (une) homélie (à écrire). » De fait, il faut passer par le débroussaillage du texte : éventuellement faire un détour par le grec pour mesurer un peu le poids des mots, laisser tremper les phrases et les gestes, pourquoi pas lire quelques commentaires... et puis après tenter d'écrire ce qu'on découvre de vivifiant. Il ne faut pas exagérer non plus – ce n'est pas l'écriture d'une thèse quand même – mais il faut parfois du temps pour mettre des mots sur ce qu'on reçoit et qui est presque indicible. Et c'est encore vraiment plus long de le dire simplement.

« C'était bien ton homélie ce matin, elle était courte. »

L'expression pleine d'humour est de Samuel à la sortie d'une messe. Et elle m'a bien fait rire ! Elle rejoint le dicton dominicain : « Une homélie courte remue les cœurs, une homélie longue remue les fesses. » De fait, la durée de l'homélie est vraiment à prendre au sérieux. Au « Jour du Seigneur », le repère est de sept minutes. Possiblement comprimé à six minutes lorsque la messe est riche de beaucoup de gestes. En tout cas, c'est vraiment minuté. De toute façon au bout d'un certain temps, les paroles ne font plaisir qu'à celui qui les dit.

LA DURÉE DE
L'HOMÉLIE EST
VRAIMENT À PRENDRE
AU SÉRIEUX.

« La cible, c'est une femme mariée de quarante ans avec deux enfants et qui travaille à l'extérieur de la maison. »

L'expression est genrée n'est-ce pas ? Mais, paraît-il, en définissant ainsi sa « cible prioritaire », un magazine de psychologie a pu toucher des « cibles secondaires » et ne pas sombrer dans l'oubli des abonnements. Il faut en effet savoir précisément à qui on parle pour ne pas dire des généralités banales qui ne parlent à personne ; et donc définir une personne en particulier pour

JE N'AI PAS
CONFIANCE EN MA
PAROLE SPONTANÉE :
TOUTES MES HOMÉLIES
SONT DONC TOUJOURS
ÉCRITES .

rejoindre plus largement. Personnellement, même travaillée au préalable, je n'ai pas confiance en ma parole spontanée : toutes mes homélies sont donc toujours écrites. Et l'écrit laisse peu de place à une homélie interactive en fonction des réactions de ceux qui écoutent

le propos. Il me faut donc imaginer les réactions et « rêver » le moment de l'homélie pour voir ce qui va s'y passer, connaître ceux qui vont l'écouter autant que faire se peut.

Mais alors à qui s'adresser ? C'est le premier « risque » que je prends en osant une homélie.

« Que veux-tu que je fasse pour toi ? »

L'expression est du Christ et la question est adressée à l'aveugle Bartimée. Pour que la page d'évangile devienne Parole de Dieu, il importe que d'une manière ou d'une autre elle rejoigne une attente ou une question. Pas pour la combler ou pour y répondre, simplement pour nous entraîner à creuser la quête de Dieu. « Manquer et chercher », c'est un pilier spirituel paraît-il. L'attente de Bartimée, c'est de retrouver la vue. Et pour moi ? Et pour ceux qui écoutent une homélie ? Quelles attentes liées à notre propre existence ? Et à propos de la connaissance de Dieu ? Et à propos de la relation qu'on peut établir avec lui ?

Ceci dit, si Jésus a passé son temps à dire « la Paix soit avec vous » et « je vous dis cela pour que ma joie soit en vous », c'est sans doute parce que c'est une

priorité de la Parole de Dieu. Dieu nous rejoint dans cette attente d'exister en plénitude.

Alors, si dans une homélie il importe de faire le détour par la communauté rassemblée et par celle qui regardera à la télévision ; en ce qui me concerne, j'essaie de déployer cette priorité de la paix et de la joie que je crois entendre comme un manque. Il me semble en effet que c'est une attente fondamentale pour ceux et celles avec lesquels je vis au quotidien, en particulier au boulot où on ne parle que très rarement de Dieu. En réalité, la question de l'attente de ceux et celles auxquelles je m'adresse, c'est le second risque que j'accepte de prendre pendant une homélie.

« Avec l'oreille un peu plus fine, nous pourrions nous passer de ce livre et recevoir de ses nouvelles en écoutant le chant des particules de sable soulevées par ses pieds nus. »

L'expression est de Christian Bobin dans *L'Homme qui marche*. Il s'agit d'écouter. On en parle tout le temps d'ailleurs, à toutes les sauces, sans doute sans en mesurer l'ascèse. Écouter. Et même si, d'après Bobin, nous pourrions nous en passer, lire le texte de l'Évangile, cela suppose du « travail » comme je viens de l'exprimer. Mais pour qu'il devienne « Parole de Dieu », on ne peut s'arrêter là. Comme disait Yves Patenôtre, alors évêque de la Mission de France, le jour de mon ordination, le sourire aux lèvres et avec pertinence : « Si tu ne sais pas quoi dire dans tes homélies, parle de Dieu, ça n'engage à rien ! » J'ai gardé précieusement ce conseil : il importe en réalité de parler de la rencontre entre Dieu et chacun de nous. « Parlez-moi de moi, il n'y a que ça qui m'intéresse » dit-on parfois dans les formations commerciales. Parler de cette rencontre dans une homélie, c'est un autre risque que prend le « prédicateur » du « Jour du Seigneur ».

« SI TU NE SAIS
PAS QUOI DIRE DANS
TES HOMÉLIES, PARLE
DE DIEU, ÇA N'ENGAGE
À RIEN ! »

« Il ne faut pas se tromper sur soi-même si on ne veut pas tromper les autres. »

L'expression est de Frère Michel Martin, moine du Bec-Hellouin (abbaye bénédictine en Normandie). Si le texte biblique ne devient pas Parole de Dieu pour moi, j'aurai sans doute bien du mal à transmettre autre chose qu'un savoir. J'aurai sans doute bien du mal à transmettre l'essentiel de l'Évangile : un chemin. Un chemin et de la vie. Les mots tout faits, les mots rabâchés et entendus mille fois, sonnent souvent dans le vide.

COMME PRÊTRE, JE
SUIS À MA MANIÈRE
UN VRAI PERROQUET :
JE REDIS CE QUE
J'AI ENTENDU DE-CI,
DE-LÀ SANS JAMAIS
RIEN INVENTER.

Ceci dit comme prêtre, je suis à ma manière un vrai perroquet : je redis ce que j'ai entendu de-ci, de-là sans jamais rien inventer. S'il y a une quelconque création, ce n'est que dans les liens faits avec ce que j'ai reçu. Je reprends donc dans les homélies ce que j'ai entendu

chez tel ou tel saint ou sainte et qui est intemporel ; j'ai d'ailleurs mes préférés. Je pense à l'émerveillement et à la louange auxquels m'invite le saint d'Assise avec son *Cantique des créatures*, je pense à l'abandon dans les bras « ascenseurs » de Dieu si cher à la sainte de Lisieux, je pense au « je-ne-sais-quoi » de saint Jean de la Croix qui m'appelle à nommer l'indicible « malgré la nuit »... Je reprends aussi ce que j'ai entendu lors d'une quasi-confiance du boulot ou d'une discussion partagée comme « je ne m'interdis pas de remettre en cause la vie à deux ». Je reprends également une situation familiale vécue, quand j'ai été invité lors de l'annonce d'une séparation. En ce sens, l'écoute est permanente. De fait, « on ne coupe pas la Parole à Dieu » disait Madeleine Delbrêl. À vrai dire, une homélie, ce n'est quasiment que de l'écoute, tous azimuts et tout le temps, au risque de tomber dans la facilité d'énoncer des certitudes poussives.

« Une idée, un support et une image. »

L'expression est de Noël Choux, prêtre de la Mission de France. Je l'ai souvent en tête en écrivant une homélie. Il est en effet nécessaire de faire un choix dans

ce qu'on va dire. Et l'approfondir. Ce qui signifie abandonner d'autres idées qui peuvent aussi être vraiment intéressantes : ce sera peut-être pour dans trois ans quand reviendront les mêmes lectures du cycle liturgique... ou pas.

Pourquoi tel choix et pas un autre ? Quels critères pour privilégier tel ou tel passage des trois lectures proposées chaque dimanche ? Je ne saurais rien en dire. L'Esprit Saint est peut-être dans le coup.

Conclusion

Il y a aussi le nombre de mots à la minute (de l'ordre de 140 pour moi, ce qui est très, même trop rapide – c'est le contraire pour d'autres), le sourire derrière l'ambon, la gestuelle qui « rend visibles » les mots prononcés. Avec un peu de travail et un peu de technique, cette écoute de l'Évangile, de soi et des autres permet peut-être de laisser advenir la Parole de Dieu dans une homélie, au moins de temps en temps. Pour moi d'abord. Et pour les autres, pourquoi pas ? Cette Parole de Dieu, si elle est vraiment prononcée dans une homélie, pourra être reçue. Elle permettra alors de se constituer comme Corps du Christ. En tout cas à notre insu : ce sera donné, ici aussi, par l'Esprit.

Et puis en vrai, comme prédicateur là où on est, on se débat pas mal aussi et on fait ce qu'on peut en écrivant une homélie. J'en ai du moins l'impression ; avec ce qu'on est, de là où on en est, avec nos vices et nos éclats de Vie. Une petite fatigue qui nous empêche d'écouter vraiment, un manque de temps pour trouver les mots simples exprimant quelque chose qui nous dépasse... il y a mille manières de rater son homélie. Ce qui arrive pour ainsi dire tout le temps. Heureusement, l'écoute indulgente des auditeurs sauve souvent la mise.

LA MEILLEURE
PRÉDICATION
EST NOTRE VIE :
ELLE EST UNE
RÉPONSE À L'ÉCOUTE
DE LA PAROLE
DE DIEU.

De toute façon, qu'on soit laïc, diacre ou prêtre, comme le dit François d'Assise, la meilleure prédication est notre vie : elle est une réponse à l'écoute de la Parole de Dieu et à l'amour reçu de lui ! ■

Les liturgies de la Parole : l'écoute d'une présence

Patrick Prétot

Le liturgiste est régulièrement convoqué pour éclairer des sujets formulés à partir du couple Parole de Dieu et liturgie. Cette expression – et plus particulièrement le « et » – manifeste que l'on cherche à penser ensemble deux réalités que l'on tient souvent dès le départ pour distinctes, voire séparées. Or avec Louis-Marie Chauvet, et ceci à la suite de toute la tradition liturgique, en Occident comme en Orient, on doit rappeler que « la liturgie coule de Bible ». Elle est même le premier chemin par lequel l'Église offre les Écritures comme pain de vie au Peuple de Dieu¹.

Toutefois, les discussions portant sur les liturgies de la Parole et sur les assemblées dominicales en l'absence de prêtres (ADAP) butent sur une sorte de priorité de l'eucharistie, et ces débats sans cesse repris, sont révélateurs d'une difficulté. Quelle est la valeur propre de ces formes liturgiques que

1. Concile Vatican II, Constitution *Sacrosanctum Concilium* sur la sainte liturgie, n° 24 : « Dans la célébration de la liturgie, la Sainte Écriture a une importance extrême » (sauf indication contraire, nous citons les textes du magistère d'après la version en ligne sur le site du Vatican).

À PROPOS DE L'AUTEUR

F. Patrick Prétot est moine de la Pierre-qui-Vire. Il est professeur à l'Institut catholique de Paris et il a été directeur de l'Institut supérieur de liturgie (2001-2010). Ses travaux,

(notamment ses articles dans la revue *La Maison-Dieu*) portent principalement sur la théologie de la liturgie et l'histoire de la liturgie à l'époque contemporaine.

l'on désigne par la notion, elle-même largement méconnue par les fidèles, de « célébrations de la Parole » ? Ces questions ont été relancées notamment à la faveur du synode romain d'octobre 2008 sur la Parole de Dieu dans la vie et la mission de l'Église qui envisageait de développer ces formes de célébration².

Dans ce contexte, et sans vouloir apporter une solution à une question que les acteurs du Mouvement liturgique français ont identifiée clairement dès 1944³, nous nous limiterons ici à éclairer un fait fondamental : on lit les Écritures dans l'assemblée eucharistique mais il faut ajouter aussitôt que la Parole de Dieu en liturgie ne se limite pas à la liturgie de la Parole de la messe. Parmi les grandes redécouvertes de la dernière réforme liturgique, figure en première ligne celle de la Bible comme source de toute la liturgie, et l'inscription dans tous les rituels d'une liturgie de la Parole⁴. Ceci vaut par exemple pour la confirmation (qui dans l'ancien *ordo*, n'en comportait pas) ou encore pour le sacrement de la pénitence et de la réconciliation, où cet aspect reste en attente de réception⁵.

LA PAROLE DE DIEU
EN LITURGIE NE
SE LIMITE PAS À
LA LITURGIE DE
LA PAROLE DE LA
MESSE.

On peut ici attirer l'attention sur la célébration de l'appel décisif des

2. *Message du synode sur la Parole de Dieu*, 24 octobre 2008, n° 9. Cf. également texte intégral sur le site Zenit : <https://fr.zenit.org/2008/10/24/texte-integral-du-message-du-synode-sur-la-parole-de-dieu/> (consulté le 21 février 2024) ; cf. Benoît XVI, Exhortation apostolique post-synodale *Verbum Domini* sur la Parole de Dieu dans la vie et dans la mission de l'Église, 30 septembre 2010, n° 52.

3. Cf. Gaston Morin, *Pour un mouvement liturgique pastoral*, Lyon, L'Abeille, « La Clarté Dieu », XIII, 1944, p. 16 : « (...) si un commencement d'initiation biblique est nécessaire à toute initiation liturgique authentique, seule la liturgie, en retour, nous rendra ce sens de l'Écriture, cette "pensée du Christ" appliquée à l'Écriture, qui ne nous manque que trop. »

4. Concile Vatican II, Constitution *Sacrosanctum Concilium* sur la sainte liturgie, n° 35 : « Pour qu'apparaisse clairement l'union intime du rite et de la parole dans la liturgie : dans les célébrations sacrées, on restaurera une lecture de la Sainte Écriture plus abondante, plus variée et mieux adaptée » ; cf. également n° 24 et 51.

5. Voir aussi *Livre des bénédictions*, 1987, Paris, Chalet-Tardy, 1988 ; ce livre liturgique mériterait d'être mieux pris en compte dans le débat en cours sur la déclaration *Fiducia supplicans* du dicastère pour la Doctrine de la foi (18 décembre 2023) sur la signification pastorale des bénédictions.

catéchumènes, au début du Carême. Ce rite a souvent lieu au cours de la messe du premier dimanche de Carême et elle comporte alors le renvoi des catéchumènes. Mais elle peut être célébrée sous la forme d'une célébration de la Parole⁶. Présidée par l'évêque, cette célébration met en scène une unité essentielle entre d'une part, l'écoute de la Parole, et d'autre part, l'appel des catéchumènes et l'inscription des noms des candidats qui seront baptisés dans la nuit de Pâques. C'est l'Église tout entière qui se met à l'écoute de la Parole, source de la conversion chrétienne et signe par excellence de l'initiative d'un Dieu qui fait alliance comme l'exprime une des formules du rite : « L'Église, au nom du Christ, vous appelle aux sacrements de Pâques. »

La liturgie : épiphanie d'un grand dialogue

La « liturgie » est encore très souvent identifiée à « la messe » au point que les autres formes – par exemple la célébration des sacrements ou la liturgie

LA « LITURGIE »
EST ENCORE TRÈS
SOUVENT IDENTIFIÉE
À « LA MESSE »
AU POINT QUE LES
AUTRES FORMES SONT
CONSIDÉRÉES COMME
ÉTANT EN DEHORS
DE CE CERCLE.

des Heures – sont considérées comme étant en dehors de ce cercle⁷. En invoquant parfois l'idée des « deux tables » alors que la Constitution sur la Révélation *Dei Verbum* parle d'une seule table, mais sous deux formes⁸, il est habituel de concevoir deux séquences : d'une part, la liturgie de la Parole pensée comme catéchèse biblique couronnée par l'homélie, et d'autre part, la liturgie eucharistique,

acte du prêtre à l'autel réalisant grâce aux paroles sacramentelles prononcées au nom du Christ, la présence du Seigneur dans les espèces consacrées.

6. Ce fut le cas pour le diocèse de Paris, le samedi 17 février 2024.

7. Cf. la déclaration *Fiducia supplicans* qui propose des bénédictions « pastorales » distinguées des bénédictions « liturgiques ».

8. Concile Vatican II, Constitution dogmatique *Dei Verbum* sur la Révélation divine, n° 21 : l'Église « ne cesse pas, surtout dans la sainte liturgie, de prendre le pain de vie sur la table de la Parole de Dieu et sur celle du Corps du Christ, pour l'offrir aux fidèles » ; cf. Yves Congar, « Les deux formes du pain de vie dans l'Évangile et dans la Tradition » dans *Parole de Dieu et sacerdoce. Études présentées à Mgr Weber*, Paris, Desclée et Cie, 1962, p. 21-58 repris dans *Sacerdoce et laïcité*, Paris, Cerf, 1962, p. 123-159.

Cette représentation n'est pas cohérente avec l'enseignement de Vatican II sur l'unité de l'eucharistie. C'est en effet le même mystère du salut qui se trouve actualisé dans les deux parties de la messe. La redécouverte du mystère pascal comme cœur de la liturgie chrétienne, principe d'unité entre Parole et Pain demeure encore en attente

de réception sur les plans théorique et pratique.

Comme passage de la mort à la vie éternelle reçue de Dieu, la liturgie donne constamment à expérimenter le mystère pascal, y compris dans les célébrations de la Parole. La Parole entendue et reçue par des auditeurs que Dieu convoque, est pain de vie éternelle car elle libère de la mort.

La liturgie « épiphänise » ainsi un Dieu qui vient à la rencontre de l'humanité en quête de salut. Elle représente – elle rend présent – le grand dialogue entre Dieu et l'humanité, ce dialogue qui sauve l'humanité de son enfermement.

LA LITURGIE DONNE
CONSTAMMENT À
EXPÉRIMENTER
LE MYSTÈRE PASCAL,
Y COMPRIS DANS
LES CÉLÉBRATIONS
DE LA PAROLE.

Sur ce point, les aspects pratiques sont de réelle importance. La proclamation des Écritures en liturgie n'est pas une action de type fonctionnel ou utilitaire. On peut cependant relever que sa pratique est transformée par la lecture individuelle des textes sur la feuille d'assemblée ou sur un smartphone, une pratique devenue si évidente qu'il est difficile de faire percevoir la différence profonde entre lire un texte et écouter une parole. En d'autres termes, les pratiques actuelles empêchent en partie de percevoir qu'il s'agit d'un dialogue au profit d'une vision de la communication écrite.

Or dans la célébration, lorsque Dieu parle, l'homme écoute et répond : « Parle Seigneur, ton serviteur écoute. » (1 S 3, 10) L'insistance de la tradition d'Israël sur l'écoute devrait alerter sur l'importance de cette attitude d'accueil alors que le monde contemporain pousse à prendre pour consommer. Il ne s'agit donc pas d'abord d'une question de discipline ou de conception de la participation à l'action liturgique, mais d'une question proprement théologique et spirituelle. Car celui ou celle qui proclame la première lecture dans la célébration eucharistique est la voix du Christ qui parle à l'assemblée comme le

souligne la Constitution sur la liturgie, dans un thème repris avec ampleur en 2010 par l'exhortation apostolique *Verbum Domini* de Benoît XVI en parlant de « sacramentalité de la Parole proclamée »⁹. La liturgie de la Parole n'est pas une forme de catéchèse biblique dont l'homélie serait le sommet. Elle est de nature sacramentelle et réalise ce qu'elle signifie à savoir la présence de Dieu qui « s'adresse aux hommes (...) comme à des amis » et qui « s'entretient avec eux pour les inviter et les admettre à partager sa propre vie »¹⁰. Ce faisant, elle est une expérience de communion qui introduit dans le mystère trinitaire. La Parole proclamée est un don de l'Esprit qui met en communion les fidèles avec le Père et le Fils. C'est dans ce même Esprit que les fidèles la reçoivent.

La structure de ce grand dialogue est un chemin, un processus comportant une succession d'échanges de paroles : à la première lecture répond un psaume responsorial tandis que la deuxième lecture débouche sur l'acclamation qui précède la lecture de l'Évangile. La tradition liturgique a fait de cette

LA TRADITION
LITURGIQUE A
FAIT DE CETTE
PROCLAMATION
ÉVANGÉLIQUE UN
SOMMET RITUEL.

proclamation évangélique un sommet rituel : on intronise et on encense l'évangéliste, qui est plus qu'un livre : c'est le signe même de la présence du Christ vers lequel l'assemblée tourne son regard. On écoute la lecture debout, et on répond en confessant la présence du Christ : « Louange à toi Seigneur Jésus. »

On voit ainsi que dans son déroulement, la liturgie de la Parole procède d'une lecture « spirituelle » des Écritures au sens d'une lecture en Église et dans l'Esprit Saint. Car seul l'Esprit peut susciter dans le cœur des fidèles cette réception qui suscite la foi comme on le voit dans le récit de la conversion de Corneille (Ac 10). À l'écoute de la Parole et en y répondant, l'assemblée devient le lieu de l'Esprit qui rassemble dans l'unité le corps du Christ. C'est

9. Benoît XVI, Exhortation apostolique *Verbum Domini* sur la parole de Dieu dans la vie et la mission de l'Église, 30 septembre 2010, n° 50-56.

10. Concile Vatican II, Constitution *Dei Verbum* sur la révélation divine, n° 2.

cette dimension qui donne sa pleine valeur aux célébrations de la Parole et notamment à la liturgie des Heures¹¹.

De ces prémices, on peut tirer un éclairage sur la nature de l'homélie qui ne peut être identifiée à un discours « pastoral » ou même à une catéchèse biblique. Sa dimension « mystérique » demeure peu identifiée malgré les efforts du Mouvement liturgique pour lui redonner sa nature propre d'acte faisant partie de l'action liturgique¹². Parler ainsi signifie qu'elle devrait avoir pour visée de déployer l'expérience spirituelle d'une écoute de la Parole reçue dans l'assemblée comme parole adressée par Dieu lui-même. En faisant écho à cette écoute spirituelle dans le cœur des participants, l'homélie la rend à son statut d'accueil communautaire de la Parole en Église. Il y a une réciprocité entre l'écoute et l'accueil de la Parole par l'assemblée et ce que l'on doit attendre de l'homélie. D'une certaine manière, et sans oublier les difficultés bien concrètes, on peut dire que c'est l'assemblée qui fait l'homélie en tant que parole rencontrant cette écoute : elle est l'acteur premier de l'homélie mais pas séparément du ministre qui est au service de cette écoute, et qui doit donc être d'abord un « écoutant ».

La Parole en liturgie : révélation et actualisation du mystère du salut

On peut parler d'une sorte d'inconscient enraciné depuis le Moyen Âge, qui accorde à la célébration eucharistique, et à l'intérieur de la messe, à la partie eucharistique, une primauté absolue. Si *Lumen gentium* désigne la célébration eucharistique comme « source et sommet de toute la vie chrétienne »¹³, la Constitution sur la liturgie, premier texte de Vatican II, avait appliqué les termes de « sommet » et de « source » à la liturgie dans un lien essentiel avec

11. Cf. *Présentation générale de la Liturgie des Heures*, n° 1 qui en parle comme une fonction « principale ».

12. Cf. Louis Bouyer, « Liturgie et exégèse spirituelle », *La Maison-Dieu [LMD]* 7, 1946/3, 27-50 ; *Id.* « Prédication et mystère », *LMD* 16, 1948/4, 12-33 ; Charles Rauch, « Qu'est-ce qu'une homélie ? », *LMD* 16, 1948/4, 34-47 (articles disponibles en ligne sur le site « ressources liturgiques » de l'Association Sacrosanctum Concilium).

13. Concile Vatican II, Constitution dogmatique *Lumen gentium* sur l'Église, n° 11 : « Participant au sacrifice eucharistique, source et sommet de toute la vie chrétienne... »

la mission : « La liturgie est le sommet vers lequel tend l'action de l'Église, et en même temps la source d'où découle toute sa vertu¹⁴. » Elle replaçait les différents aspects (eucharistie, sacrements, liturgie des Heures, année liturgique, musique et arts) dans une dynamique globale qui repose sur une doctrine de l'actualisation de l'œuvre du salut :

« C'est pourquoi, de même que le Christ a été envoyé par le Père, ainsi lui-même envoya ses Apôtres, remplis de l'Esprit Saint, non seulement pour que, proclamant l'Évangile à toute créature, ils annoncent que le Fils de Dieu, par sa mort et sa résurrection, nous a délivrés du pouvoir de Satan ainsi que de la mort, et nous a transférés dans le Royaume du Père, mais aussi afin *qu'ils exercent cette œuvre de salut qu'ils annonçaient, par le sacrifice et les sacrements autour desquels gravite toute la vie liturgique*¹⁵. »

Certes au cours de l'histoire, et notamment depuis l'époque médiévale, la première partie de la messe a été pensée comme un préalable, la messe

LA PAROLE DE DIEU
DANS LA LITURGIE
NE SE RÉDUIT PAS
SEULEMENT À LA
LECTURE COMMENTÉE
DE TEXTES BIBLIQUES.

étant alors considérée comme représentation du sacrifice de la croix¹⁶. Toutefois, jamais on n'a omis des lectures. Or, la Parole de Dieu dans la liturgie ne se réduit pas seulement à la lecture commentée de textes bibliques. C'est une forme d'actualisation du mystère

du salut, qui est en même temps une expérience trinitaire : à sa manière, elle accomplit pour aujourd'hui l'envoi du Fils, et à sa suite, des apôtres, qui dans la force de l'Esprit, ont annoncé le royaume et la vie éternelle promise

14. Concile Vatican II, Constitution *Sacrosanctum Concilium* sur la sainte liturgie, n° 10 ; le texte précise cependant : « C'est donc de la liturgie, et principalement de l'eucharistie, comme d'une source, que la grâce découle en nous... » (souligné par nous).

15. *Ibid.*, n° 6 (souligné par nous).

16. Cf. concile de Trente, 22^e session, Denzinger 1743.

auprès du Père des cieux¹⁷. Vatican II a consacré cette redécouverte dans un paragraphe dont on risque de méconnaître la portée tellement, en pratique, on distingue les deux moments de la messe comme deux réalités sans rapport entre elles :

Les deux parties qui constituent en quelque sorte la messe, c'est-à-dire la liturgie de la Parole et la liturgie eucharistique, sont si étroitement unies entre elles qu'elles constituent un *seul acte de culte*¹⁸.

En liturgie, et spécialement dans la messe, c'est donc le même mystère du salut qui est rendu présent tant dans la liturgie de la Parole que dans la liturgie eucharistique. Et ce mystère, c'est celui de la Pâque qui n'est pas seulement un événement historique passé et concernant le seul Jésus de Nazareth, mais un événement eschatologique dont les fidèles sont rendus participants par et dans la célébration. Augustin a magnifiquement exprimé cette vision dans un texte où il souligne l'« aujourd'hui » (*hodie* en latin) de la liturgie :

Si nous avons raison de dire « aujourd'hui », c'est bien parce qu'aujourd'hui s'accomplit, par la célébration du Mystère, l'événement qui a eu lieu il y a déjà longtemps... (...) Le Mystère est dans la célébration de l'Événement : « Aujourd'hui, c'est Pâques¹⁹ ! »

Conclusion

C'est donc bien dans la liturgie et par elle, que les auditeurs de la Parole font l'expérience de « l'accomplissement des Écritures ». En effet, en reliant « l'un et l'autre Testament »²⁰, la liturgie fait circuler à travers l'ensemble du corpus biblique. Certes, cette exégèse liturgique déroute les exigences

17. Dans le sillage des Pères de l'Église, c'est en effet à partir de la Trinité qu'il faut comprendre la liturgie, comme y invite *le Catéchisme de l'Église catholique* [CEC] : cf. CEC 1077-1112.

18. Concile Vatican II, Constitution *Sacrosanctum Concilium* sur la sainte liturgie, n° 56 (souligné par nous).

19. Saint Augustin, *Lettre 98*, n° 9, citée par Dom Odon Casel, *Faites ceci en mémoire de moi*, Paris, Cerf, « Lex Orandi » 34, 1963, p. 197.

20. Paul Beauchamp, « Accomplissement des Écritures », *Dictionnaire critique de théologie*, Paris, PUF, 1998, p. 2-3.

C'EST DANS LA
LITURGIE ET PAR
ELLE, QUE LES
AUDITEURS DE
LA PAROLE FONT
L'EXPÉRIENCE DE
« L'ACCOMPLISSEMENT
DES ÉCRITURES ».

exégétiques modernes qui répugnent à ce qui se présente comme des raccourcis ou des rapprochements non fondés. Mais dans la liturgie, les Écritures ne sont pas abordées comme des textes mais comme autant de signes désignant le mystère du Christ. Bien plus, les Écritures proclamées et accueillies

renvoient au mystère d'une présence agissante car le Christ est « là présent dans sa parole, puisque lui-même parle pendant que sont lues dans l'Église les Saintes Écritures »²¹.

Cet enseignement ne « relativise » pas (au sens d'accorder une importance moindre) l'affirmation de la présence du Christ dans le pain et le vin consacrés, ce que l'on désigne par l'expression technique de « présence réelle »²². Il met en relation la présence du Seigneur dans le sacrement avec d'autres modes de présence. En nommant la présence dans la Parole proclamée, le Concile affirme que l'écoute symphonique des Écritures dans l'assemblée et sous le signe de la foi pascale, se recommande du récit des pèlerins d'Emmaüs :

« Il leur dit alors : "Esprits sans intelligence ! Comme votre cœur est lent à croire tout ce que les prophètes ont dit ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela pour entrer dans sa gloire ?" Et, partant de Moïse et de tous les Prophètes, il leur interpréta, dans toute l'Écriture, ce qui le concernait. » (Lc 24, 25-27) ■

21. Concile Vatican II, Constitution *Sacrosanctum Concilium* sur la liturgie, n° 7.

22. Dans cette approche, l'adjectif « réel » ne s'oppose pas à « non vrai » ou à « virtuel » mais il renvoie à une métaphysique qui distingue le signe sacramentel et la réalité signifiée ; les modèles philosophiques issus de la phénoménologie moderne ont pris leurs distances à l'égard de cette approche métaphysique.

L'homme qui marche

Je suis l'homme qui marche
Je le suis de récit en récit
Le Livre a gardé sur ses pages
L'empreinte indélébile de ses pas
L'encre des mots fleurent sa voix
Sa reliure est cousue des visages rencontrés
Et des genoux ployés devant le mystère
Je le suis de village en bourgade
Aimanté par la vie qui suinte de ses mains

Je le suis d'heure en heure
Avant l'aurore
Quand il prie son Père sur la montagne
Au lever bondissant des enfants
Quand ils se précipitent dans ses bras
À l'heure chaude
Quand il confie aux sources le collier de ses paroles
À l'heure fraîche
Quand l'ombre de la croix enténèbre la terre
Je le suis toujours plus loin
Vers l'au-delà des ici et là de nos allers et venues
Il se tient sur le bord du Jourdain
Il se retourne
J'entrevois son visage transfiguré
Je mets mon manteau, lourd des cahots et des ornières des chemins
Je le mets sur mon visage
Je ne le vois plus
Je suis l'homme qui marche
Mes pas irisent la poussière de la route
Mes traces irradient les pages qui s'écrivent aujourd'hui
Je suis l'homme qui marche
Je suis des millions, je suis des milliards
Feux allumés dans l'univers
Ce soir, je passe le Jourdain avec tous, avec vous tous.

Pierre Chamard-Bois
Rencontre Bible & Écriture, février 2017

La critique historique de la Bible au service de la Parole de Dieu

Bernard Michollet

Il est de bon ton dans quelques milieux, qui ne sont pas tous fondamentalistes, de faire le procès de l'analyse historique des textes bibliques. Depuis le XVII^e siècle qui, avec Baruch Spinoza et Richard Simon¹, vit la publicité autour des problèmes posés par les textes bibliques et les premières études critiques, trois siècles ont fait mûrir la question dans l'Église catholique. Ils ont abouti au document essentiel de la Commission biblique pontificale de 1993 qui affirme :

« La méthode historico-critique est la méthode indispensable pour l'étude scientifique du sens des textes anciens. Puisque l'Écriture Sainte, en tant que "Parole de Dieu en langage d'homme", a été composée par des auteurs humains en toutes ses parties et toutes ses sources, sa juste compréhension non seulement admet comme légitime, mais requiert l'utilisation de cette méthode². »

1. Baruch Spinoza (1632-1677), juif exclu de la synagogue d'Amsterdam, met le doigt sur les incohérences du texte biblique et le ramène à un écrit purement humain. Richard Simon (1638-1712), prêtre français de l'Oratoire, publie deux *Histoire critique : du Vieux Testament* (1678) et *du texte du Nouveau Testament* (1689) ; il est le père de l'exégèse critique catholique.

2. Commission biblique pontificale, *L'interprétation de la Bible dans l'Église*, Cerf, 1994. Le document présente en priorité la méthode historico-critique.

.....

À PROPOS DE L'AUTEUR

Bernard est membre de l'équipe « Éthique, cultures et foi ». Il travaille à la formation aux ministères diaconal et presbytéral de la MdF, co-dirige l'École pour la Mission et est membre du comité de la LAC.

Pourquoi donc l'Église affirme-t-elle aujourd'hui que cette méthode n'est pas en option lorsqu'il s'agit d'aborder les Écritures ? Le texte laisse entendre que l'enjeu réside en ce qu'elle est « Parole de Dieu en langage d'homme ».

Nous présenterons d'abord l'émergence de la méthode avec la modernité, les effets de son utilisation comme outil pour aborder l'Écriture Sainte et enfin ce qu'elle suppose du rapport de ce texte avec la Parole de Dieu pour être affirmée nécessaire.

L'avènement de la méthode historico-critique

Il y a bientôt un demi-millénaire, l'Europe occidentale voit se développer un questionnement des autorités établies. Elle entre ainsi dans les temps modernes dont l'essence est la perpétuelle remise en question de tout ce qui se présente comme évidence. En confrontant les discours bien établis à un « réel » expérimentable, elle fait naître les sciences de la nature qui ont organisé en protocoles reproductibles cette façon de passer une proposition (une théorie) au banc d'essai. La raison partagée par tous s'érige en instance critique des autorités reconnues, traditionnelles et institutionnelles. Cette méthode critique n'est pas un appoint à celles qui existaient, elle en est le renversement.

CETTE MÉTHODE
CRITIQUE N'EST
PAS UN APPOINT
À CELLES QUI
EXISTAIENT,
ELLE EN EST
LE RENVERSEMENT.

Dans ce contexte de désacralisation des autorités, puisque le texte biblique se présente comme une source de savoir, révélé certes, il se trouve soumis à une lecture critique. Est-ce que ce qui est affirmé résiste à la confrontation avec le réel ? Le soleil tourne-t-il vraiment autour de la terre ? Comment le Pentateuque peut-il raconter la mort de Moïse, sachant qu'il en serait l'auteur exclusif ? Comment comprendre qu'il y ait tant de différences, parfois de contradictions, entre les textes des évangiles à propos de la vie de Jésus ?

Ces questions apparues au XVII^e siècle s'élargissent à une multitude d'autres pour culminer au milieu du XIX^e siècle avec les remises en cause de l'histoire de

LES DÉBATS ENTRE
PROTESTANTS
« ORTHODOXES »
(ET CATHOLIQUES)
ET LIBÉRAUX FONT
RAGE... JUSQU'À
AUJOURD'HUI.

la vie de Jésus, et même de son existence³. Parallèlement, sur une durée de deux siècles, la critique philosophique évolue vers le rejet de toute notion de révéla-

tion, ou même de toute idée de Dieu. Les Églises chrétiennes, appelées à relever ce défi, sont légitimement déstabilisées, et réagissent de façons diverses⁴.

La confusion née du croisement des choix philosophiques et des débats toujours complexes liés à la science historique est d'autant plus sensible que l'existence historique de Jésus est un enjeu théologique capital pour le christianisme. Mais il faut se rendre à l'évidence, écrire une vie de Jésus circonstanciée est devenu impossible⁵. Les débats entre protestants « orthodoxes » (et catholiques) et libéraux font rage... jusqu'à aujourd'hui. Leurs contenus actuels n'ont que peu évolué depuis deux siècles et demi.

C'est dans ce contexte houleux qu'émerge l'exégèse critique catholique dont la pertinence et la qualité ouvrent à son autorisation par le pape Pie XII en 1943⁶. Pourtant, sa reconnaissance est encore à poursuivre pour une réception généralisée dans l'Église.

3. En Allemagne, David Strauss (1808-1874) dénie à Jésus toute divinité (*La vie de Jésus*, 1835) ; il introduit en 1865 la distinction entre le « Christ de la foi » et le « Jésus de l'histoire ». En débat avec lui, Bruno Bauer (1809-1882) en vient à affirmer que Marc est l'inventeur d'un mythe, repris par les autres évangélistes.

4. Aux deux extrêmes du spectre des réactions, nous trouvons d'une part, la tentative de concilier la foi avec cette critique philosophique et historique : Friedrich Schleiermacher (1768-1834), à l'origine du protestantisme libéral ; d'autre part, le rejet de tout apport critique par une ré-affirmation des dogmes appuyés sur le « révélé » transmis authentiquement par la « tradition » : le *Syllabus* (Pie IX, 1864) qui condamne toutes les erreurs modernes dont l'analyse historique de la Bible.

5. Le pasteur libéral Albert Schweitzer (1875-1965) en arrive à cette conclusion en 1906.

6. Les travaux d'Alfred Loisy (1857-1940) ne franchissent pas la censure ecclésiastique, il est même excommunié en 1908. Grâce à beaucoup de précautions institutionnelles, le dominicain Marie-Joseph Lagrange (1855-1888), peut travailler, il crée l'École pratique d'études bibliques de Jérusalem en 1890. Le temps des condamnations se clôt en 1943 avec l'encyclique de Pie XII, *Divino afflante Spiritu*, qui encourage la critique textuelle de la Bible et l'usage de la méthode historico-critique.

Un outil dangereux pour la foi ?

Les ébranlements provoqués par l'usage de la critique historique appliquée à la Bible provoquent diverses réactions qui, toutes, apparaissent comme une remise en cause de la foi.

Dans leur sillage, la première réaction en forme de fuite en avant libérale – souvent, sans le savoir, sous les auspices de la pensée de Schleiermacher – conduit à la dilution du texte biblique au sein d'un hypertexte religieux (ou philosophico-religieux) produit par l'humanité lorsqu'elle s'interroge sur l'ultime. Le texte biblique devient un réservoir de symboles, de récits et de mythes, qui entrent en résonance avec ceux que véhiculent d'autres traditions. Son enracinement historique perd son intérêt et ses références historiques n'ont plus d'autre pertinence qu'anecdotiques. Ainsi la critique historique de la Bible est désénervée. En resituant la tradition judéo-chrétienne au sein de l'expérience religieuse de l'humanité, ces approches ont la qualité d'ouvrir au dialogue et à la reconnaissance du chemin spirituel de l'autre⁷.

Mais dès le dernier quart du XIX^e siècle, en réaction à l'étude historico-critique de la Bible, pour eux dangereuse par son aboutissement dans le christianisme libéral, des pasteurs nord-américains proposent de lister les fondamentaux indiscutables de la foi chrétienne. Après quelques décennies de gestation, en 1910, sont publiés ces fondamentaux⁸. Cette posture s'enracine dans l'histoire des courants piétistes remontant au XVII^e siècle, qui ont accompagné la montée en puissance de la modernité en s'y opposant. Même si elle a un goût de revanche bravache, elle a le mérite de poser clairement la question de la consistance théologique du texte biblique. Sa postérité éclairée se déploie chez Karl Barth, le grand théologien de la Parole de Dieu du XX^e siècle⁹.

7. Frédéric Lenoir est un représentant exemplaire de ce courant ; parmi ses ouvrages, cf. *Le Christ philosophe*, 2007 qui fait de Jésus un sage de l'Antiquité ; de *La guérison du monde*, 2012 à *L'odyssée du sacré*, 2023 qui invitent à une forme de syncrétisme des sagesse religieuses et philosophiques.

8. *The Fundamentals: A Testimony to the Truth*, 1910 constitue un socle repris dans les Églises : la Bible ne se trompe jamais, Jésus, Fils de Dieu, est pleinement Dieu, né de Marie vierge, ressuscité et la résurrection est physique.

9. Le Suisse, Karl Barth (1886-1968) fonde la théologie sur le fait que seul Dieu peut parler de Dieu, à partir de l'Écriture Sainte.

LE CROYANT DOIT
RELEVER LE DÉFI DE
LA RECONNAISSANCE
D'UNE PERTINENCE
SINGULIÈRE DE
L'ÉCRITURE SAINTE.

Ainsi, entre l'arrimage à des fondamentaux prôné par les courants fondamentalistes, défenseurs de la lecture littérale de la Bible, et la relativisation du discours biblique lorsqu'il est inséré dans l'hypertexte de la littérature mondiale, le croyant doit relever le

défi de la reconnaissance d'une pertinence singulière de l'Écriture Sainte.

Le surgissement de la Parole de Dieu

Bien que l'Église catholique garde ses distances avec les courants libéraux, elle suppose que ses membres sont suffisamment attachés au texte biblique pour les mettre en garde contre les courants fondamentalistes. Benoît XVI en est un témoin autorisé, affirmant :

« En effet, le “littéralisme” mis en avant par la lecture fondamentaliste représente en réalité une trahison aussi bien du sens littéral que du sens spirituel, en ouvrant la voie à des instrumentalisation de diverses natures, en répandant par exemple des interprétations anti-ecclésiales des Écritures elles-mêmes. L'aspect problématique de la “lecture fondamentaliste” est que, en refusant de tenir compte du caractère historique de la révélation biblique, elle se rend incapable d'accepter pleinement la vérité de l'incarnation elle-même. Le fondamentalisme fuit l'étroite relation du divin et de l'humain dans les rapports avec Dieu (...). Pour cette raison, il tend à traiter le texte biblique comme s'il avait été dicté mot à mot par l'Esprit et n'arrive pas à reconnaître que la Parole de Dieu a été formulée dans un langage et une phraséologie conditionnés par telle ou telle époque” (Commission biblique pontificale, *L'interprétation de la Bible dans l'Église*, 1993). Au contraire, le christianisme perçoit dans les paroles la Parole, le *Logos* lui-même, qui fait rayonner son mystère à travers cette multiplicité et la réalité d'une histoire humaine (Cf. Benoît XVI, *Rencontre avec le monde de la culture* au Collège des Bernardins de Paris, 2008)¹⁰. »

10. Benoît XVI, Exhortation apostolique post-synodale *Verbum Domini* sur la Parole de Dieu dans la vie et dans la mission de l'Église, 2010, n° 44.

S'appuyant sur la Constitution dogmatique *Dei Verbum* du concile Vatican II publiée en 1965, Benoît XVI associe le document de la Commission biblique pontificale à d'autres éléments pour fonder sa pensée : la Parole de Dieu se perçoit *dans* les paroles humaines.

« La Parole (...) dans les paroles », en indiquant que la Parole de Dieu n'est pas les paroles des hommes, évacue la lecture littéraliste qui affirme que toute proposition biblique sort telle quelle de la bouche de Dieu. La formule dit aussi que la Parole de Dieu n'est pas derrière, comme derrière un masque, et qu'il faudrait alors une initiation pour la débusquer. En affirmant qu'elle est dans les paroles humaines, cette formule en souligne le caractère incarné. Elle l'inscrit dans le prolongement de Jésus, Christ, « Verbe fait chair » (*Jean 1, 14*) auquel elle donne accès.

PARCE QUE LE TEXTE
BIBLIQUE EST UN
ÉCRIT PRODUIT
AU SEIN D'UNE
HISTOIRE, IL
EST SUSCEPTIBLE
D'ÊTRE SOUMIS
À LA RECHERCHE
HISTORIQUE

Dès lors, parce que le texte biblique est un écrit produit au sein d'une histoire, il est susceptible d'être soumis à la recherche historique.

Des éléments de sa production peuvent être assez bien connus, peuvent être hypothétiques, mais le fait même d'affirmer qu'en droit, ils doivent être recherchés souligne que cette bibliothèque est concrètement rattachée à divers groupes humains d'époques variées¹¹. Pour les chrétiens, le texte biblique est le fruit de l'histoire imbriquée du peuple d'Israël avec ses productions écrites et du corps ecclésial en genèse grâce aux relectures successives qu'il a faites de son origine, Jésus, qu'il confesse Christ et Seigneur.

11. La clôture de cette bibliothèque est d'ailleurs le fait de l'Église qui l'a reçue (l'héritage de la Première Alliance) et qui l'a produite (le Testament Nouveau).

Parce qu'elle est un écrit pleinement humain, la Bible est bien susceptible d'être abordée par les divers outils au service de la lecture que nous fournit notre culture. Cela n'en fait pas la Parole de Dieu pour autant, si le regard de foi n'est pas présent¹².

Produit pleinement humain, la Bible est une production historique qui, comme telle, doit être étudiée. Cette approche qui souligne son enracinement humain reconduit la Parole à ce qu'elle est, loin de tout fétichisme de la lettre, une Parole portée par un souffle, l'Esprit Saint.

Parce que la Bible chrétienne naît conjointement avec l'Église, cette dernière étant à la fois auteure (lectrice des Écritures juives en relation avec son expérience christique) et éditrice (le canon), elle fait corps avec elle et s'origine avec elle dans le « Verbe fait chair ». L'Écriture lue selon cette perspective fait exister l'Église. Et en ce sens, originant les lecteurs dans le Christ, l'Exégète par excellence (*Luc* 24, 13-34), elle livre la Parole même de Dieu. ■

12. Cf. Benoît Blin, « L'engagement spirituel, exigence de la lecture biblique », p. 13-18 de ce numéro.

Jésus, lecteur des Écritures

Isabelle Carlier

Les Écritures d'Israël ont une place fondamentale dans les évangiles : citations explicites ou allusions insérées dans la narration comme dans les paroles échangées ou les enseignements, tous ces échos constituent un tissage riche de sens, assez solide pour accueillir et porter la parole neuve qu'est la Bonne Nouvelle de Jésus. La façon dont Jésus « lit » ces Écritures, les interprète, est à explorer dans ce cadre. Le mot « lecture » sera ici à entendre au sens fort qui inclut l'attention au sens profond du texte, à sa capacité d'appeler à la vie¹.

Mais avant d'explorer plus avant cette lecture, il n'est pas sans intérêt de remarquer que Jésus n'est jamais présenté comme « lisant » les Écritures au simple sens de déchiffrer un texte écrit. Même dans la scène qui a comme cadre la synagogue de Nazareth², il n'est pas sujet de ce verbe. Le texte dit en effet : « Il se leva pour lire. Et il lui fut remis un livre du prophète Isaïe et

1. On pourra se reporter à l'approche magistrale de Paul Beauchamp : « Il y a ou il n'y a pas lecture. Nous n'employons donc pas le mot dans le sens où il irait de soi que, pour étudier la Bible, il faut la lire. Bien au contraire, parce que la Bible a souvent donné l'impression d'être étudiée sans être lue (ou lue sans être lue, comme on peut écrire sans écrire), "lecture" a pris depuis peu des résonances nouvelles. Un traité de la lecture biblique serait même, sans doute, plus urgent qu'un traité de théologie biblique. Car lire doit s'apprendre. D'un mot : lire, c'est vouloir laisser venir, dans le silence qui entoure les décisions, le texte biblique comme l'appel d'un monde pas encore complètement né et qui demande à naître à notre monde. » P. Beauchamp, « Théologie biblique », dans B. Lauret et Fr. Refoulé (dir.), *Initiation à la pratique de la théologie*, t. 1, « Introduction », Paris, Cerf, 1982.

2. *Luc* 4, 16-21.

À PROPOS DE L'AUTEURE

Isabelle Carlier est bibliste au Centre théologique de Meylan, près de Grenoble. Elle est membre du Groupe de recherche interdisciplinaire Exégèse, Sémiotique, Énonciation.

il trouva le passage où il était écrit... » Suit alors la parole du prophète. L'ensemble de la scène et le bon sens permettent de comprendre qu'il y a bien eu lecture par Jésus, mais précisément le texte ne le dit pas. Le rapport de Jésus à la parole d'Isaïe apparaît ainsi autre que celui d'un simple lecteur. Il n'est pas non plus un commentateur parmi d'autres. Et de fait, c'est bien par toute sa vie, tout son être, qu'il va « accomplir » et donner corps à l'espérance des prophètes ; et plus encore. Le regarder vivre, l'écouter parler, ouvre à la compréhension du plein sens des Écritures.

Comme en écho à cette première parole publique de Jésus, l'évangile de Luc laisse résonner dans sa dernière page le cheminement de Jésus avec des compagnons de route³ au cours duquel il interprète⁴ « ce qui le concerne » dans les Écritures. Il semble donc que c'est seulement après la Passion et la Résurrection que se donnent à entendre la cohérence et l'accomplissement des Écritures, le dessein divin qui s'y révèle. Nous y reviendrons.

Mais arrêtons-nous à une scène qui précède l'entrée de Jésus dans sa vie publique. En effet, dès l'épisode des "tentations" il est confronté à un conflit d'interprétation des Écritures dans lequel il va démasquer une lecture qui les instrumentalise. C'est d'ailleurs en grande partie sur ce terrain que va se jouer l'affrontement. Dès la première attaque « Si tu es fils de Dieu... », Jésus répond par une parole "qui nomme sa Source" : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu⁵. » Il est bien « fils de Dieu » comme le suggère le diable, mais un Fils qui sait d'où lui vient la Vie. Dans la suite des "échanges" c'est encore vers les paroles-sources de la foi d'Israël qu'il se tourne, vers « Le Seigneur Dieu, le seul... »⁶. Entre-temps, le tentateur a extrait d'un psaume⁷ qui prend le temps de célébrer la confiance en Dieu, un verset qui, isolé du reste, ressemble plus à une "parole magique" considérée en dehors d'une relation qui fonde et assure.

3. Luc 24, 13-35.

4. Occurrence unique dans les évangiles.

5. Matthieu 4, 4.

6. Matthieu 4, 7.10.

7. Psaume 91.

Les allusions aux épreuves vécues par le peuple pendant la traversée du désert sont claires, mais un autre commencement affleure : les premières pages de la Bible. Celles qui donnent à entendre une Parole qui fait et dit le monde beau et bon. Une promesse de vie que tente de brouiller le serpent par une parole perverse qui met en cause le don et au centre la limite, suscitant le doute sur le donateur⁸.

Dans l'Évangile, Jésus démasque la lecture du « menteur et père du mensonge »⁹.

N'avez-vous pas lu... ?

Nourri de la longue tradition d'interprétation de son peuple¹⁰, Jésus s'y engage à son tour et dans le même temps s'en distingue par l'autorité avec laquelle il enseigne, répond et questionne. À plusieurs reprises, il interroge ses interlocuteurs : « N'avez-vous pas lu... ? » Il est un lecteur qui lit avec d'autres, sollicite leur avis, donne le sien. Et cela, sur

des sujets qui ne sont pas secondaires : le Temple, la relation homme-femme, le respect du shabbat, la résurrection des morts.

JÉSUS S'Y ENGAGE
À SON TOUR ET
DANS LE MÊME
TEMPS S'EN
DISTINGUE PAR
L'AUTORITÉ AVEC
LAQUELLE IL
ENSEIGNE, RÉPOND
ET QUESTIONNE.

Sur ce dernier point, les deux récits de Matthieu et de Marc¹¹ présentent une trame assez proche : des sadducéens s'approchent de Jésus et l'interrogent sur un cas à partir de la loi de Moïse. Situation qui semble fictive, ce qui accentue l'impression d'un débat abstrait et impersonnel. Dans sa réponse, Jésus souligne leur méconnaissance conjointe des Écritures et de la puissance de Dieu. Ils viennent pourtant, en bons élèves, d'évoquer une loi qui fait partie de la Torah. Mais ils

8. *Genèse* 1–3.

9. *Jean* 8, 44.

10. On pourrait ici évoquer les fameuses « antithèses » du *Sermon sur la montagne* (*Mt* 5) dans lesquelles Jésus invite à réfléchir et agir en amont de ce que la Loi interdit : maîtriser en soi ce qui mène à la violence, à l'adultère, à la vengeance...

11. *Matthieu* 22, 23-32 et *Marc* 12, 18-27.

n'ont visiblement pas entendu l'essence de cette parole. C'est ce que Jésus va révéler dans sa réponse, attirant l'attention non sur le corpus législatif référé à Moïse mais sur l'expérience fondamentale vécue par celui-ci au buisson ardent : la rencontre avec le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Il est le Dieu de la Vie, les patriarches sont donc vivants. Loin des arguties juridiques qui manipulent à loisir la vie et la souffrance des uns et des autres (ici les deuils successifs) Jésus invite à considérer ce qui est fondamental, essentiel,

JÉSUS INVITE À
CONSIDÉRER CE QUI
EST FONDAMENTAL,
ESSENTIEL, CE SUR
QUOI IL VAUT LA PEINE
DE FONDER SA VIE.

ce sur quoi il vaut la peine de fonder sa vie : Dieu est le Dieu des Vivants.

Sur le sujet de la répudiation¹², ce sont des pharisiens qui tentent de lui tendre un piège en l'interrogeant sur la législation mosaïque en termes de

permis-défendu. Une fois encore, les personnes dont il est question ne sont que des prétextes. Pour Jésus, la situation évoquée ne doit pas éclipser le projet divin du « commencement »¹³ où Dieu créa l'humain mâle et femelle. Précision qui renvoie là encore au sens originel, celui de la rencontre dans l'altérité, homme et femme, avant d'aborder les difficultés sur lesquelles la loi réfléchit. Dans le questionnement sur le shabbat¹⁴, c'est l'expérience de David qui sera sollicitée par Jésus, renvoyant ici encore à une situation concrète dans laquelle l'attention à la vie a primé sur la Loi. Les Écritures lues ainsi ouvrent à la compréhension du projet divin, depuis le commencement¹⁵. À travers ces échanges, ainsi que dans bien d'autres situations, Jésus apparaît comme celui qui peu à peu révèle qui est Dieu¹⁶.

12. *Matthieu* 19, 3-9.

13. Expression entendue deux fois dans cette péricope.

14. *Matthieu* 12, 1-13.

15. À entendre plus dans le sens d'une origine, une source, un principe que dans le cadre de la simple temporalité.

16. Cf. *Jean* 1, 18 : « Personne n'a jamais vu Dieu, le Fils unique (...) est celui qui l'a fait connaître (*exegomai*). »

« Fais ainsi et tu vivras... »

Mais il ne s'agit pas de seulement commenter en donnant un éclairage, une interprétation, encore faut-il une "mise en œuvre", un engagement plus entier. Le légiste qui demande à Jésus ce qu'il doit faire « pour recevoir en partage la vie éternelle »¹⁷ se voit interroger à la fois sur ce qui est écrit dans la Loi, et sur la façon dont il lit. Sa réponse

associe deux versets distincts du Pentateuque¹⁸, soulignant ainsi l'unité des deux exigences fondamentales : aimer Dieu et son prochain. La demande était : comment « hériter de la vie éternelle », la promesse la déplace : « Fais-de même et tu vivras. » Il lui faut mettre en acte cette

exigence révélée comme fondement des Écritures. Et pour cela, se mettre à l'écoute et à la suite de Celui qui, par toute sa vie, l'a accomplie.

« FAIS-DE MÊME ET
TU VIVRAS. » IL LUI
FAUT METTRE EN ACTE
CETTE EXIGENCE RÉVÉLÉE
COMME FONDEMENT
DES ÉCRITURES.

Le chemin du Juste

Les Écritures d'Israël relatent comment Dieu a libéré son peuple de la servitude, l'a fait revenir d'exil, et a accompagné de multiples façons les cheminement et les épreuves rencontrés. Dans ce dessein de salut, les refus et les oppositions n'ont pas manqué. Ceux qui « marchent avec Dieu »¹⁹ en font aussi l'expérience. Chemin de joie du fait du compagnonnage divin, mais aussi de rejet, railleries, persécution parfois jusqu'à la mort. Plusieurs figures bibliques de « la Torah, des prophètes et des psaumes »²⁰ témoignent de ce « chemin des justes »²¹ : parmi elles, on peut évoquer Joseph, par qui le mal subi devient « un bien pour la vie d'un peuple nombreux »²² ; Jérémie, passionné et brûlé par la parole divine²³ qui dans le même temps l'expose

17. *Luc* 10, 25-28.

18. *Deutéronome* 6, 5 et *Lévitique* 19, 18.

19. C'est ainsi qu'est présenté Noé, le premier dans la Bible à être reconnu comme « juste » ; cf. *Genèse* 6, 9.

20. Selon les trois sections habituelles de la Bible juive, que Jésus reprendra en *Luc* 24, 44.

21. Expression employée notamment dans le psaume 1.

22. *Genèse* 50, 20.

23. *Jérémie* 20, 9.

à la vindicte ; le Serviteur dans le livre d’Isaïe, fidèle, et fort de la présence divine, attentif aux humbles et à la justice, persécuté à cause de ceux « qui ne voient pas et qui n’entendent pas », et par qui adviendra pourtant la guérison de la multitude²⁴. Et le psalmiste menacé de toutes parts par ses ennemis²⁵, réaffirmant sa confiance en Dieu et se tournant vers lui ; et le sage qui médite avec une terrible lucidité sur les deux chemins inconciliables qui s’offrent à chacun, soulignant les logiques en présence et la fécondité du Juste.

Est-ce fort de ces histoires que Jésus énonce comme une évidence à ses compagnons de route vers Emmaüs : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît²⁶ cela et qu’il entrât dans sa gloire ? Et, commençant par Moïse et tous les prophètes il leur interpréta dans toutes les Écritures ce qui le concernait²⁷... » Jésus ne le précise pas ; ce silence sollicite la lecture engagée de chacun pour comprendre ces Écritures tournées vers le mystère de sa vie, sa Passion et sa Résurrection²⁸.

À travers ce « chemin du Juste » accompli par Jésus se donnent la vie divine et le pardon pour les entraves à son accueil. Jésus relevé de la mort par son Père, voilà qui invite à contempler la Vérité et la fécondité inouïe de sa vie. Voilà la Bonne Nouvelle radicale, espérée par toutes les Écritures et accomplie par le don du Christ et la puissance divine. Bonne Nouvelle qui rend le cœur des disciples « tout brûlant » à l’écoute du Maître de la Vie qui ouvre le regard²⁹, les Écritures³⁰, et l’intelligence³¹ pour les comprendre vraiment. Un chemin « ouvert » pour tout lecteur, aujourd’hui encore. ■

24. *Isaïe* 42 ; 49 ; 50 ; 52-53. On le sait, ces « chants du Serviteur » ont aidé les premiers chrétiens dans leur compréhension du mystère de la Passion du Christ. De nombreuses allusions et citations de ces textes émaillent l’ensemble des évangiles. De larges extraits sont donnés à entendre dans la liturgie de la Semaine sainte.

25. Voir en particulier les psaumes 22 et 69 dont plusieurs versets « portent » le récit de la Passion en *Matthieu* 27.

26. Les rapprochements avec ces autres figures de serviteurs permettent d’appréhender la souffrance non comme une nécessité qui par elle-même sauverait, mais comme le passage jusqu’où aller dans ce chemin de fidélité au Dieu de la Vie.

27. *Luc* 24, 26-27.

28. Chemin de lecture que fera l’eunuque éthiopien guidé par Philippe : cf. *Actes* 8, 26-40.

29. *Luc* 24, 31.

30. *Luc* 24, 32.

31. *Luc* 24, 45.

Les Pères de l'Église et la pluralité des sens de l'Écriture

Yves-Marie Blanchard

Un étrange distique¹, sans doute composé au milieu du XIII^e siècle, paraît condenser le modèle des quatre sens de l'Écriture, dont le Père de Lubac a magistralement démontré qu'il gouvernait pratiquement toute l'exégèse médiévale. En revanche, il n'est pas sûr qu'il convienne exactement à l'esprit et aux méthodes des Pères de l'Église dans leur approche de l'Écriture. C'est ce que nous allons essayer de voir. Mais commençons par découvrir ce poème, tant en latin qu'à travers une traduction française aussi précise que possible.

<i>Littera gesta docet, qui credas allegoria</i>	La lettre enseigne les faits, l'allégorie ce que tu dois croire,
<i>Moralia quid agas, quo tendas anagogia</i>	La morale ce que tu dois faire, l'anagogie ² ce vers quoi tu dois tendre.

À en croire ce manifeste, les quatre sens de l'Écriture se présenteraient de la façon suivante :

- a) le sens littéral, simplement attaché aux faits racontés ;
- b) le sens allégorique, concernant la portée théologique des textes bibliques ;
- c) le sens moral, susceptible d'inspirer les comportements humains ;

1. Un distique est une strophe de deux vers (ndlr).

2. L'anagogie désigne la destinée eschatologique de l'homme, sa finalité (ndlr).

.....

À PROPOS DE L'AUTEUR

Yves-Marie Blanchard est prêtre du diocèse de Poitiers. Il est professeur honoraire de l'Institut catholique de Paris.

d) le sens anagogique, tourné vers l'accomplissement eschatologique, au-delà de l'histoire.

Voyons donc ce qu'il en est à l'époque des Pères de l'Église (en gros du II^e au VIII^e siècle) et, pour ce faire, rappelons d'abord quelques données fondamentales.

Un héritage grec : la dualité des sens

Au tout début de l'âge patristique – et, en quelque sorte, dès l'époque de la rédaction du Nouveau Testament –, circule l'idée selon laquelle tout énoncé littéraire peut être appréhendé à deux niveaux de signification : l'un dit littéral ou historique (au sens de l'histoire racontée), l'autre figuré ou spirituel, moyennant le décodage d'éléments symboliques. Paul ne fait pas autrement quand il propose d'interpréter le rocher-source du désert, au demeurant ambulant selon une tradition juive, comme étant une figure du Christ, dès lors qualifié de « rocher spirituel » (1 Co 10, 4). Ce n'est pas là une pratique spécifiquement juive ou chrétienne, mais un mode de pensée issu du monde gréco-romain, tout particulièrement du grand centre intellectuel d'Alexandrie. Il se trouve, en effet, que pour les Anciens, les œuvres littéraires ne sont pas seulement un divertissement mais, au moins pour les grands classiques,

des manuels d'éducation philosophique et morale (en grec, la *paideia*).

IL VAUT MIEUX
INTERPRÉTER LES
GUERRES BRUTALES
DE L'ILIADÉ COMME
AUTANT DE FIGURES
DES COMBATS
SPIRITUELS,
NÉCESSAIRES À UNE
VIE MORALE SAINE
ET ÉQUILIBRÉE.

D'où la nécessité de convertir en un sens spirituel les chants de l'*Iliade*, truffés de violences, mensonges et trahisons, y compris de la part des dieux et des déesses. De même pour l'*Odyssée* et ses récits fantastiques, peuplés de monstres et autres figures fantasmagoriques. Dès lors, il vaut mieux interpréter les guerres brutales de

l'*Iliade* comme autant de figures des combats spirituels, nécessaires à une vie morale saine et équilibrée. Quant à Ulysse, ses aventures fantastiques évoquent le voyage intérieur constitutif de toute éducation, considérée comme un parcours initiatique menant à la Sagesse, incarnée par la fidèle

et patiente Pénélope. De la même façon, le grand philosophe juif Philon d'Alexandrie (exact contemporain de saint Paul) applique à la Torah le principe de double lecture.

De ce fait, le récit de l'*Exode* concerne non seulement le peuple d'Israël, délivré de l'esclavage d'Égypte et constitué autour de son chef Moïse, mais aussi bien tout homme épris de sagesse, appelé à rompre avec l'esclavage des passions (sortie d'Égypte), moyennant une conversion radicale (passage de la mer) et au prix d'un itinéraire spirituel (errance au désert), ouvert sur une élévation mystique (ascension du Sinaï) de plus en plus dépouillée à l'égard des apparences sensibles. Une telle lecture anthropologique présente le mérite de réconcilier la particularité des Écritures juives avec les aspirations universelles de la sagesse ou de la philosophie grecque.

Une pratique chrétienne : la typologie

D'un point de vue strictement chrétien et en référence à l'initiative du Ressuscité (épisode d'Emmaüs au soir de Pâques), l'avènement progressif d'un corpus d'Écritures en deux volets (récit du parcours terrestre de Jésus, interprété à la lumière des livres de l'ancien Israël) répond au même principe de double lecture. Outre le sens premier, interne à l'histoire d'Israël, la référence au mystère pascal de Jésus conduit à considérer les textes anciens comme autant de figures ou types de la réalité définitive advenue en Christ. Là encore, Paul fait figure de pionnier, présentant la traversée de la mer Rouge comme un « baptême » en Moïse (1 Co 10, 2), préfigurant la participation des disciples à la mort-résurrection de Jésus, y compris au travers du geste rituel du baptême chrétien. Reprenant à grands traits l'ensemble du récit de l'*Exode*, Paul en vient à dire que tout cela est arrivé à titre de « figure » (1 Co 10, 11 : adverbe *tupikôs*, souvent mal traduit par « modèle » ou « exemple »).

La typologie devient alors le principe central de la lecture patristique des Écritures, conjuguant Ancien et Nouveau Testament sous une même reliure (cf. les grands manuscrits des IV^e et V^e siècles), et ce avec d'autant plus de facilité que les deux volets du livre se trouvent rédigés dans la même langue

grecque (Ancien Testament d’Alexandrie, dit de la Septante). De ce fait, tout personnage, événement ou institution de la Première Alliance a vocation de désigner le Christ et l’accomplissement du salut en sa personne, sans pour

TOUT PERSONNAGE,
ÉVÉNEMENT OU
INSTITUTION DE
LA PREMIÈRE ALLIANCE
A VOCATION DE
DÉSIGNER LE CHRIST.

autant ignorer le sens initial, sans lequel il n’y aurait ni rapprochement ni comparaison possibles. Ainsi sommes-nous habitués – et ce dès les évangiles – à reconnaître en Jésus le nouveau Temple, l’Agneau de Dieu, le second Moïse, voire le nouvel Adam, etc. Ainsi se trouve mis en œuvre le principe fondateur de toute

herméneutique³ chrétienne des Écritures, énoncé par Paul au sujet de la mort rédemptrice de Jésus et de sa non moins glorieuse résurrection, advenues et interprétées « selon les Écritures », dans les termes du premier kérygme pascal (1 Co 15, 3-4)⁴.

Dès lors, toute l’exégèse patristique des Écritures sera fidèle au principe typologique, donc à la pratique du double sens (littéral-spirituel), quelle que soit par ailleurs la méthode préférée : soit le va-et-vient incessant entre les textes de l’un et l’autre Testament (*allegoria*, c’est-à-dire le fait d’aller voir ailleurs que dans le fragment étudié), soit la concentration du regard (*theôria*) sur le texte considéré, notamment au travers de la prédication. Loin d’être antagonistes, les deux approches peuvent se combiner, voire se compléter. En tout cas, il serait trop facile, voire erroné de les opposer, considérant l’« allégorie » comme la marque propre des biblistes d’Alexandrie, tandis que la « théorie » serait la juste réaction de l’école dite antiochienne, au demeurant proche des pratiques en cours dans l’Occident latin.

3. L’herméneutique est la science de l’interprétation (ndlr).

4. Le kérygme est la proclamation du cœur du mystère de la foi : la mort-résurrection de Jésus-Christ source du salut des hommes (ndlr).

Un modèle souple : les trois sens de l'Écriture

Il revient au grand théologien et bibliste Origène (III^e siècle) d'avoir conjugué les deux approches décrites plus haut :

- d'une part, la méthode philonienne, distinguant le sens littéral (l'histoire d'Israël) et l'application anthropologique universelle ;
- d'autre part, la typologie chrétienne, jouant habilement des rapports entre Ancien et Nouveau Testament.

Il en ressort un système des trois sens de l'Écriture, d'ailleurs déclinable selon deux enchaînements possibles, souvent mêlés dans l'œuvre immense d'Origène, tant ses textes théoriques que ses nombreuses homélies et ses commentaires bibliques.

Le premier modèle va du sens littéral-historique à la proposition théologique, en passant par l'élargissement anthropologique. Cette pratique peut être qualifiée d'apologétique, dans la mesure où prime le dialogue avec la sagesse philosophique. Ainsi le parcours de Moïse sera tenu pour exemplaire de la démarche philosophique de conversion et de purification de l'existence humaine, avant même de s'appliquer au Christ qui, libérant l'homme pécheur, le conduit par étapes sur la voie mystique de la connaissance du Dieu ineffable. Les sacrements de la vie chrétienne, voire l'éthique découlant de l'Évangile, participent de ce troisième temps, désigné comme « moral » ou « tropologique » (c'est-à-dire relatif aux conduites humaines).

À l'inverse, le second modèle, de type confessant, passera directement de la lecture historique à la proposition théologique, centrée sur l'œuvre de salut accomplie en Christ. Un tel niveau de sens, dit « mystique », c'est-à-dire centré sur le mystère révélé, constitue le moment décisif d'une lecture chrétienne (autrement dit christologique) des livres de la Première Alliance, composés bien avant le Christ. Le souci de dialogue avec le monde paraît alors s'effacer devant l'affirmation de foi, décisive quant à la vie chrétienne. Dès lors, le troisième niveau de sens s'attache aux applications, tant éthiques que liturgiques et sacramentelles, valables dans le domaine de l'existence croyante, tant en ce monde qu'au-delà.

Il se trouve, en effet, que loin de constituer un quatrième sens en soi, à la façon médiévale, la tension eschatologique se place en conclusion et ouverture de l'opération herméneutique, à la façon des doxologies⁵ – « pour les siècles des siècles » – placées en point d'ordre des exposés d'Origène, aussi bien que de nos prières modernes. On pourrait penser que les deux modèles correspondent aux deux périodes de la vie d'Origène : d'abord l'enseignant et le savant, adonné au dialogue avec la sagesse des philosophes, puis le prêtre et catéchète, en charge d'éduquer le peuple chrétien. En réalité, les choses ne sont pas si simples : les procédures se mêlent dans l'œuvre d'Origène, attestant, moins deux époques successives, que deux visages de l'intellectuel et pasteur chrétien par excellence.

Que penser d'un quatrième sens ?

Que retenir de tout cela ? Certes, il ne s'agit pas d'imiter aujourd'hui l'exégèse des Pères : le monde a changé et les procédures de lecture tout autant. Il serait cependant grave d'ignorer l'énorme trésor laissé par les Pères, de même sans doute que pour le Moyen Âge. Une chose saute alors aux yeux : tandis que l'herméneutique patristique avait tout pour déplaire aux tenants d'une méthode historico-critique stricte et exclusive, en revanche les avancées de la critique littéraire (par exemple, depuis Roland Barthes et Gérard Genette) ou bien encore les travaux de la philosophie herméneutique, à la façon de Paul Ricœur, attestent des points de rencontre saisissants avec le grand œuvre des Pères de l'Antiquité. Notons entre autres : l'intérêt pour le sujet lecteur, considéré comme un acteur déterminant du processus d'interprétation ; l'attention au tout du livre (le Canon), plutôt que la fixation sur la péricope⁶ isolée de son contexte, tant historique que littéraire ; en conséquence, la possibilité de jouer infiniment de l'intertextualité biblique, ou intra-textualité, selon qu'on insiste sur les particularités propres à chaque texte ou que l'on privilégie la figure achevée du livre complet, sous la forme du diptyque Ancien et Nouveau Testament.

5. La doxologie désigne la formule finale d'une hymne ou d'un psaume, elle est destinée à glorifier Dieu (ndlr).

6. Une péricope est un extrait de texte, possédant son unité de sens (ndlr).

Quant au quatrième sens, tourné vers l’au-delà du monde et du temps, il nous paraît figurer comme un horizon, plutôt qu’un lieu défini. Peut-être le système médiéval des quatre sens ne fait-il en somme qu’attester la déperdition de l’eschatologie latine occidentale, au moins jusqu’à ces derniers temps. Nous plaiderons pour que soit mieux reconnue la forme ternaire du modèle patristique des sens de l’Écriture, néanmoins tourné vers un accomplissement eschatologique, d’autant plus prégnant que situé lui-même au-delà du système. Retenons aussi, pour finir, la pertinence d’une théorie des sens pluriels de l’Écriture, particulièrement adaptée à la diversité des publics aujourd’hui disponibles. Si rien n’empêche historiens et littéraires d’analyser le texte biblique, relevant d’ailleurs en bonne part des modalités de l’expression narrative, philosophes et humanistes pourront aussi le déchiffrer comme un authentique trésor de sagesse, de spiritualité et de valeurs humaines.

Enfin les croyants devront, au nom même de leur foi, aller jusqu’au sens proprement théologique d’un livre centré sur la personne du Christ et recevant du mystère pascal la clé de lecture susceptible d’arbitrer l’inévitable conflit des interprétations. À ce dernier stade, éthique et liturgie, réflexion et prière se nourriront des Écritures, sans pour autant fermer la porte d’un au-delà de l’histoire et du temps, donc aussi au-delà du livre, si riche soit-il à vue humaine, ne serait-ce que par la distinction et conjonction des divers niveaux de lecture. De ce point de vue, l’héritage des Pères se doit de rester inoublable et pleinement vivant. ■

L'Écriture face au défi de la fin du patriarcat

Sylvaine Landrivon

Lire l'Écriture est un acte de disponibilité à une Parole qui nous nourrit et nous ouvre à l'espérance. Cette posture de réception induit une confiance totale en ce que l'on reçoit puisque dès le livre du *Deutéronome*, nous savons que « oui, la parole est toute proche de toi, elle est dans ta bouche et dans ton cœur pour que tu la mettes en pratique » (*Dt* 30, 14). Et Jean nous rappelle : « Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et cela vous arrivera. » (*Jn* 15, 7) Mais qu'advient-il du message si des biais d'interprétation s'immiscent dans la transmission de cette parole ?

Dans *Parler d'Écritures saintes*, le théologien Paul Beauchamp aborde la Bible comme étant à la fois parole divine et parole humaine. L'expression « livre de Dieu » traduit sous sa plume ce que Vatican II expose dans *Dei Verbum*. Le Premier et le Nouveau Testament sont « écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit et ils ont Dieu pour auteur » ; ce qui n'est pas une nouveauté puisque Paul écrivait déjà à Timothée que « toute écriture est inspirée par Dieu et utile pour enseigner, réfuter, redresser, former à la justice » (2 *Tm* 3, 16). Mais pour l'exégète jésuite, les humains participent également à la rédaction de l'Écriture. Parce que Dieu agit « en eux » et « par eux », ceux-ci sont

À PROPOS DE L'AUTEURE

Sylvaine Landrivon, est laïque. Elle est docteure en théologie, maîtresse de conférences retraitée. Elle est co-présidente du Comité de la

Jupe. Dernier ouvrage paru *La Part des femmes. Relire la Bible pour repenser l'Église*, L'Atelier, 2024.

nécessairement co-auteurs sans qu'il soit possible de faire la part de ce qui revient à Dieu et de ce qui est imputable aux rédacteurs bibliques. D'ailleurs le Concile l'a affirmé : « Dieu auteur de la Bible n'enlève pas sa liberté à l'homme auteur de la Bible. » (DV 3)

Le paradoxe de la lecture juste

Dès lors, le problème réside dans le fait que pour bien lire la Bible, il faudrait l'avoir déjà beaucoup lue. C'est pourquoi l'institution catholique s'est longtemps réservé le privilège de son interprétation. Mais P. Beauchamp constate que l'Église, en voulant protéger l'Écriture de tout esprit critique, a pris le risque de « geler les paroles de Dieu sous prétexte de respect »¹ avec pour effet « de transformer le message en théorèmes ».

D'autre part, l'interprétation émanant du seul regard de clercs masculins, célibataires, convaincus du bien-fondé de la domination patriarcale, des biais de lecture se sont immiscés, volontairement ou non, dans la transmission de la Parole. C'était faire fi de la mainmise sur laquelle nous alerte subrepticement *Dei Verbum* 10 quant à la charge confiée au seul Magistère vivant de l'Église, de l'interpréter authentiquement : « Ce Magistère n'est pas au-dessus de la Parole de Dieu ; il la sert... » Pour redresser les dérives accumulées, il fallait que des laïcs et notamment des théologiennes puissent commenter à leur tour cette Parole de Dieu, ce qui s'est produit depuis la fin du XX^e siècle, dévoilant d'étranges déformations de l'Écriture.

Elisabeth A. Johnson dans *Dieu au-delà du masculin et du féminin* souligne que « le langage consacré à Dieu résume, unifie, exprime, au sein d'une communauté de croyants le sens du mystère ultime, la vision du monde et les attentes d'un ordre en découlant, ainsi que l'orientation existentielle et culturelle concomitante »². C'est dire à quel point notre manière d'aborder le mystère divin influence notre façon de croire, de prier et de le prêcher.

1. Paul Beauchamp, *Parler d'Écritures saintes*, Paris, Seuil, 1987, p. 22.

2. Elisabeth A. Johnson, *Dieu au-delà du masculin et du féminin. Celui/Celle qui est*, trad. : P. Lambert, Paris, Cerf, « Cogitatio Fidei » 214, 1999, p. 9.

RELIRE LES SOURCES
DE NOTRE FOI
AU MOYEN D'UNE
AUTRE GRILLE
D'INTERPRÉTATION NE
PEUT QUE CONCOURIR
À UNE MEILLEURE
PRISE EN COMPTE
DE CETTE PAROLE.

Après des siècles de patriarcat qui ont axé toute la théologie et l'interprétation des Écritures au bénéfice d'une hiérarchie privilégiant le masculin sur le féminin, le blanc sur le noir, etc., relire les sources de notre foi au moyen d'une autre grille d'interprétation ne peut que concourir à une meilleure prise en compte de cette Parole. Cette approche

à nouveaux frais met à jour « un nouveau modèle de relation, opposé au modèle hiérarchique qui préside à l'établissement de structures de domination, et opposé également à un modèle univoque qui impose universellement une norme réductrice »³.

Sortir de l'interprétation patriarcale

Pour prendre un exemple du danger de l'interprétation patriarcale, il suffit de relire les rapports entre l'homme et la femme au tout début de la Bible, au chapitre 2 du livre de la *Genèse*. Si nous traduisons le verset 7 ainsi : « Dieu modela l'humain avec la glaise du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'humain devint un être vivant », le choix du terme « humain » à la place de « homme » restitue la réalité du texte hébreu et souligne que ce premier être ne procède pas d'un genre particulier. Seule la tradition et les traductions notamment latines ont remplacé le mot « humain » par son dérivé sexué : *vir*. À cet humain donc, Dieu présente son environnement et le décor est planté, mais... pour la première fois dans son œuvre de création, Dieu constate un hiatus et dit : « Il n'est pas bon que l'humain soit seul... il faut que je lui fasse un *'èzèr kenegdô*. »

Que veut-il lui adjoindre, avec cet *'èzèr* que la plupart des Bibles rendent par le mot « aide » ? Partant du principe que le premier humain est un homme au sens masculin du terme, très vite, les Bibles ont traduit le mot *'èzèr* de manière

3. Élisabeth A. Johnson, *op. cit.*, p. 55-56.

à minorer sa place. Presque toutes les versions consultables aujourd'hui traduisent l'expression par « une aide qui lui soit assortie » ou « accordée à lui », alors même que l'emploi du terme « aide » rend difficile de le concilier avec celui de « similitude » qui apparaît en même temps. En effet, l'idée d'aide évoque spontanément une qualité d'auxiliaire, c'est-à-dire une connotation subalterne par rapport à une autre personne, alors qu'un partenaire qui est appelé à devenir « assorti », « semblable », « accordé à lui », doit se situer au même niveau. D'ailleurs qui dit que ce nouvel humain est féminin ? Personne. Pas davantage qu'il n'est écrit que le premier est masculin. Ce qui est écrit en revanche, c'est qu'à partir d'un humain créé seul, inapte à réaliser son devenir dans cet isolement, Dieu choisit de donner vie à la relation et d'offrir au premier, un autre être *kenegdô* que l'on peut traduire par « en vis-à-vis ».

C'est alors qu'à l'instar de Samuel Amsler dans *Le secret de nos origines*, il ne devra pas nous échapper, dans ce surgissement d'une dualité au sein de l'espèce humaine, que le rôle d'*èzèr* est celui de Dieu lui-même quand il est traduit par « secours », ce qui est le cas presque partout ailleurs dans la Bible. Nous pourrions même noter avec S. Amsler que si le premier humain était de sexe masculin, ce serait alors « le mâle qui se trouve[rait] ici en infériorité puisque c'est de lui qu'il est dit qu'il a besoin d'une aide venant à son secours »⁴.

La traduction qui induit l'interprétation des termes est donc loin d'être anodine... Ainsi ce mot « *èzèr* » écarte tout statut d'infériorité et aurait même pu suggérer l'inverse s'il n'était suivi de l'expression « en vis-à-vis ». L'adjonction de cette expression souligne la nécessité d'une relation équilibrée entre l'homme et la femme appelés dès leur création à un face-à-face en toute égalité. Il devient donc impossible de considérer les femmes comme un « deuxième sexe », appartenant à une catégorie subalterne provenant du registre de l'« aide ». Le texte ainsi relu, nous comprenons enfin que Dieu

4. Samuel Amsler, *Le secret de nos origines. Étrange actualité de Gn 1-11*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999, p. 47-48.

DIEU A CRÉÉ L'HOMME
ET LA FEMME SANS
RELATION DE
SUBORDINATION.

a créé l'homme et la femme sans relation de subordination. Ce sont nos cultures patriarcales qui ont adjoint une hiérarchie à un texte qui n'en mentionne pas. En revanche, ce que souligne ce verset c'est

l'importance vitale de la relation. Ce n'est que dans cette expérience de l'altérité aimante que l'humain peut mesurer la profondeur du concept d'alliance qui est le cœur même de la Création dans laquelle s'inscrit l'amour divin.

Cette illustration met en évidence l'importance de lire et d'interpréter l'Écriture sans « androcentrisme », ce travers de compréhension que Kari Elisabeth Borresen a défini comme « la doctrine de la relation entre l'homme et la femme élaborée unilatéralement du point de vue de l'homme, et non pas du point de vue de la réciprocité des deux sexes »⁵.

Veiller aux traductions

Il faut donc toujours veiller aux traductions abusives. Le bibliste Michel Quessel rappelle que le terme grec *exousia* ne signifie pas « sujétion » mais « autorité », ce qui change quelque peu le sens de la recommandation de Paul, concernant les femmes dans sa *Première Lettre aux Corinthiens* : « La femme doit avoir une marque d'autorité sur la tête. » (1 Co 11, 10) C'est le même mot que celui employé dans Matthieu quand Jésus donne tout pouvoir aux disciples pour guérir et chasser les mauvais esprits (Mt 10, 1). De glissements en dérapages, l'apôtre Junia mentionnée par Paul devient un homme ; Marie la Magdaléenne, bien qu'envoyée du Christ ressuscité auprès des disciples et reconnue très tôt « apôtre des apôtres », ne transmet aucune succession apostolique aux femmes.

Valorisant quelques versets au détriment d'autres, on ostracise des individus, préférant par exemple pointer du doigt l'homosexualité comme étant

5. Kari Elisabeth Borresen, « Fondements anthropologiques de la relation entre l'homme et la femme dans la théologie classique », *Concilium* 111, 1976, p. 27.

un comportement « intrinsèquement désordonné » en référence à un verset de Paul, plutôt que de rappeler que la loi centrale de toute la Bible est celle qui met les êtres en relation d'amour.

C'est ainsi que le pape François s'inquiète d'une Église qui ne se réforme pas ; et, se référant à « je me tiens à la porte, et je frappe » du chapitre 3 de l'*Apocalypse* (Ap 3, 20) le Saint-Père doit nous expliquer : « Jésus continue à frapper à la porte mais de l'intérieur, pour que nous le laissions sortir ! [...] On finit par être une Église "prisonnière" qui ne laisse pas le Seigneur sortir, qui le tient comme "bien propre"⁶. »

La Parole se trouve dès lors enfermée dans un entre-soi qui ne rejoint plus l'ensemble du Peuple de Dieu. Or elle ne saurait être confisquée ; elle s'adresse à toutes et tous en particulier aux femmes, aux petits, aux discriminés de la société que le message de salut et d'amour du Christ veut soulager en premier. Mais pour s'en souvenir, il faut relire la Bible et suivre, comme les pèlerins d'Emmaüs enfin réveillés de leurs erreurs, l'enseignement de Jésus : « Commençant par Moïse et parcourant tous les Prophètes, il leur interpréta dans toutes les Écritures ce qui le concernait. » (Lc 24, 7) Encore faut-il accueillir cette Parole sans préjugés, ce qui demande à son lecteur un réel effort de prudence et d'audace, comme l'a noté Paul Beauchamp dans le livre évoqué.

La mise à distance des scories accumulées au fil de siècles d'interprétations patriarcales offre à cette Parole une meilleure incarnation dans un monde qui espère en l'égale reconnaissance des femmes et des hommes au regard de Dieu. Et cette approche plus respectueuse du texte-source permet une lecture conforme à l'objectif divin annoncé par saint Irénée, de faire croître tous les humains vers leur déification, sans risque de repousser telle ou telle catégorie aux marges de cette promesse. ■

6. Pape François, Congrès pour les évêques et référents des Commissions épiscopales pour le laïcât « Pasteurs et fidèles laïcs appelés à marcher ensemble », 18/02/2023.

Lire pour la Parole

Philippe Monot

Comment dire ce qu'il en est de la Parole ? Et de son lien avec la lecture des textes bibliques ? Comment en rendre compte, un peu ? Dire la façon dont parfois elle surgit ? Ou la manière avec laquelle elle s'insinue et se faufile dans les failles de nos discours ?

Comment décrire les conditions de son advenue ? Et la tonalité à laquelle elle se laisse, de temps en temps, reconnaître ? Comment tenter d'en dire un peu quelque chose ? Et surtout, à partir d'où en parler ? En parler à vrai.

NOUS N'AVONS RIEN
DE MIEUX QUE DE
LIRE ET RELIRE CES
TEXTES BIBLIQUES.

Sans trop la trahir. À partir de quel lieu, de quel endroit en moi, en nous, ouvrir la bouche de façon ajustée pour dire ? Les mots ici semblent toujours manquer leur cible. Surtout lorsqu'ils sont extérieurs à la chose, lorsqu'ils prétendent en dire

quelque chose vu du dehors, de façon surplombante, de façon à saisir et à comprendre. Il faudrait pouvoir en parler de l'intérieur, à partir du lieu même où la Parole vient nous chercher. Comme l'amoureux parlant de la lettre reçue de celle qui l'aime. Comme un « je t'aime » dont les sociologues, les psychologues, les communicants, les historiens ou les ethnologues loupent à faire le tour, mais qui se déploie à l'infini dans les mots des amants. Pour dire un peu

À PROPOS DE L'AUTEUR

Philippe est en équipe Mission de France à Nantes, avec son épouse Brigitte. Il participe activement à différents groupes de lecture

biblique, en particulier dans le cadre du réseau Bible & Lecture (<https://bible-lecture.org/>).

de ce qu'il en est de la Parole, nous n'avons rien de mieux que de lire et relire ces textes bibliques, ceux-là même que le judaïsme et les Églises chrétiennes dans leur histoire mouvementée, nous ont étonnamment transmis.

Des textes plus durs que le diamant

À ruminer cela, il me semble que je lis, que nous lisons ces textes parce qu'au fond, ils sont ce que nous avons de plus solide. Plus solide que le titane, plus dur que le diamant, plus tranchant que le carbone. Je les lis, nous les lisons, parce que toujours ils nous résistent. Je veux dire que toujours ils vont me remettre et nous remettre en cause, nous déloger de nous-mêmes. Pour qu'advienne en nous et entre nous ce qu'ils disent, la Parole, mort et suscitation à la vie véritable. Pour qu'advienne en nous, pour nous et entre nous autre chose que nous-mêmes : la promesse, le royaume, la fraternité, l'Évangile, tous ces synonymes qui à la fois disent sans jamais tout dire de ce qu'il en est.

Alors, lire, lire, lire sans relâche. Lire vraiment. C'est-à-dire lire sans boucher les trous des textes, sans gommer leurs aspérités, sans créer des récits ou discours surplombants, sans chercher non plus les faits historiques qu'ils semblent relater, illusion d'accéder à une source qui serait plus pure que les textes eux-mêmes. Jean-Marie Martin disait que l'Évangile n'est pas d'une culture qu'il nous faudrait retrouver, mais qu'il est étranger à toute culture.

Pour entendre cela, ou plutôt pour entendre les textes bibliques à partir du lieu même de l'Évangile, de ce lieu étranger à toute culture et à nous-mêmes, sans doute est-il nécessaire de les garder et de les regarder en portant une attention extrême à leurs incongruités, à leurs incohérences, à ces cailloux qui heurtent nos intelligences et nos savoirs.

Sans doute est-il nécessaire de les relire toujours à neuf, de remettre encore et encore ces textes sur la table, scandale qui fait tomber en nous ce qui n'y est pas ajusté. Lire les textes, tels qu'ils se donnent à lire, en les laissant nous éroder, nous écorcher, nous trancher.

JEAN-MARIE MARTIN
DISAIT QUE
L'ÉVANGILE EST
ÉTRANGER À TOUTE
CULTURE.

Des frères et des sœurs de lecture

En vérité, ce chemin ne peut être fait seul. Non pas simplement parce que nous sommes plus pertinents à plusieurs. Mais parce que les textes bibliques nous conduisent là où nul ne peut tenir par lui-même ! L'épée est beaucoup trop tranchante pour pouvoir y aller seul. L'épée invite dans un lieu où l'autre, le frère et la sœur de lecture, est nécessaire.

Car c'est bien là notre expérience : avec ces textes, lus avec d'autres dans la confiance, s'ouvre un espace. Un espace étrange où il est possible de mettre à nu, de dénoncer ce qui me tient faussement dans l'existence et auquel je

À LA LECTURE
DES TEXTES
TOMBENT UNE À
UNE MES FAUSSES
PROTECTIONS,
MON IDENTITÉ,
MA CULTURE, MA
RELIGION, LES
FONDEMENTS MÊME
DE MON EXISTENCE.

tiens tant, parfois même sans le savoir. Mes valeurs d'abord, y compris ces valeurs que je pensais évangéliques. Et la morale qui les accompagne. Les voilà qui se fracassent sur le roc des textes. Mes représentations du monde ensuite ainsi que celles de Dieu, des autres et de moi-même. Elles aussi s'effondrent sur le rocher. Y compris ma relation fantasmée au divin : Moi-Dieu, Dieu-Moi, les textes bibliques comme un message qui me serait adressé et auquel je pourrais répondre

par la prière... Cela aussi s'écroule. À cause de Moïse, Josias, Néhémie, Jérémie et tant d'autres. À la lecture des textes tombent une à une mes fausses protections, mon identité, ma culture, ma religion, les fondements même de mon existence.

Nul ne peut tenir par lui-même en ce lieu-là !

Avec ces textes, s'ouvre un espace

Avec ces textes, lus avec d'autres dans la confiance, s'ouvre un espace. Où il est possible de visiter les bas-fonds de mon humanité. À cause de Caïn qui tue Abel. À cause d'Esaü vis-à-vis de Jacob, des frères de Joseph, de Saül envers David, de cette femme qui ne peut supporter de voir l'enfant vivant pour l'autre femme, des scribes et pharisiens envers Jésus, de Pilate qui s'en

lave les mains... Toutes ces blessures reçues et ces blessures données. L'avoir-à-mourir qui me rend meurtrier. Pas uniquement des grands meurtres réprimés par la loi de la République. Mais aussi ces petits meurtres de la vie quotidienne, ces coups de canifs cachés, inconscients, envers mon conjoint, mes enfants, mon collègue, mon voisin. Pour avoir une place, pour gagner ma vie, pour « me sauver moi-même ». Chemins tordus de mon humanité. La haine, la colère, la grande tristesse, la grande jalousie. Profondément enracinées en moi.

Nul ne peut regarder cela par lui-même sans sombrer dans la folie !

Avec ces textes, lus avec d'autres dans la confiance, s'ouvre un espace. Un espace étrange où je ne peux m'en sortir par moi-même, où je ne peux plus rien pour moi. Immense fragilité.

Immense vulnérabilité. En ce lieu, en ce point critique, il n'est plus d'autre choix que d'emprunter les mots gravés dans les textes pour dire mieux que moi-même ce qui, enfin, doit sortir de ma bouche :

« Fils de David, prends pitié de moi ! »

« Je veux parler, et m'advienne que pourra ! »

« Seigneur, j'ai foi, viens en aide à ma non-foi ! »

« Écoute Seigneur, je t'appelle ! »

« L'enfant n'est plus, et moi où vais-je aller ? »

Crier ! Enfin crier !

Crier à partir de ce lieu-là, en moi, en nous, entre nous.

Appeler ! Qu'il y ait, enfin, un autre !

Crier ainsi, non pas à partir du moi-je, mais là où il ne reste rien.

AVEC CES
TEXTES, LUS AVEC
D'AUTRES DANS
LA CONFIANCE,
S'OUVRE UN
ESPACE. UN ESPACE
ÉTRANGE OÙ JE NE
PEUX M'EN SORTIR
PAR MOI-MÊME.

Avec ces textes, lus avec d'autres dans la confiance, s'ouvre cet espace. Cet espace étrange où mon cri trouve des oreilles de chair et d'os, pour entendre. Non pas seulement l'idée qu'un Dieu m'écoute. Mais des oreilles, des corps

d'autres lecteurs, un corps de fraternité. Ici et maintenant. Qui entend. Qui, par sa simple présence, par les résonances de sa voix, par les échos multiples qu'il donne aux textes, atteste du trajet de la Parole en moi, en nous. Atteste de la vérité de la Parole. Vertigineusement.

S'ouvrir à l'espace christique

C'est dire aussi que cet espace est l'espace de tous les dangers, le lieu de la plus grande vulnérabilité. Au risque de la confiance trahie. Au risque de rendre la Parole mensongère et d'être ainsi broyé dans ma faiblesse. Les textes bibliques eux-mêmes dénoncent sans relâche cette trahison de la confiance. Les pieux amis de Job. Ou Judas auquel Jésus, au soir de son arrestation, dit : « Ami. » Comme il est plus facile de ne pas nous risquer dans ce lieu-là ! De nous protéger à la fois de la Parole et de la trahison de la Parole. Par exemple en prenant les textes bibliques pour les analyser sans fin sans jamais les lire vraiment. Ou encore en prenant ces textes pour en lisser les aspérités de façon à ce qu'ils renforcent nos valeurs et nos représentations et ne nous délogent jamais de nous-mêmes. Ou aussi en prenant ces textes et en les encapsulant dans des discours surplombants. Nous y trouvons alors tant de choses très intéressantes, très nourrissantes, très riches ! Mais nous restons sur la rive à pêcher du poisson. Du beau poisson ! Or, il est un moment où il n'est d'autre choix que de quitter la rive, que d'être soi-même plongé, que

NOUS N'AVONS RIEN
DE PLUS SOLIDE
QUE CES TEXTES
BIBLIQUES, POUR
NOUS CONVOQUER.
INDIVIDUELLEMENT
ET COLLECTIVEMENT

de se laisser plonger, de se laisser prendre au
filet, de se laisser retourner, transporter. De
se laisser pêcher.

Nous n'avons rien de plus solide que ces
textes bibliques, pour nous convoquer.
Individuellement et collectivement. Ils en
appellent sans cesse à notre désir, à notre

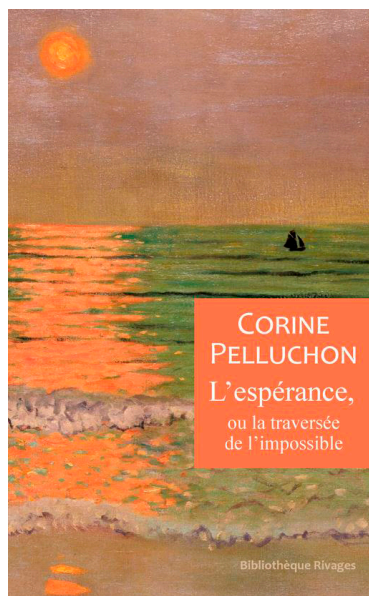
désir le plus profond, pour qu'à leur lecture se fracassent nos moi-je individuels et collectifs et qu'enfin s'ouvre cet espace où nous ne sommes plus seuls. Espace qui est là depuis que les humains parlent, depuis que la Parole s'est immiscée dans les fissures de nos discours. Espace christique. Espace

du Nom dans lequel nous sommes réunis. Espace où nous demeurons en présence les uns des autres, sans nous entre-dévorer. Espace où nous ne sommes plus à notre propre compte, mais sous le régime d'un tout Autre. Espace des fils par l'unique Fils, donnant poids au Père. ■

Un livre, un auteur

L'ESPÉRANCE, OU LA TRAVERSÉE DE L'IMPOSSIBLE
DE CORINE PELLUCHON,
ÉDITIONS PAYOT ET RIVAGES, 2023, 144 PAGES

Christian Pian



Corine Pelluchon est une philosophe qui compte et qui mérite d'être suivie sur le chemin qu'elle parcourt, ouvrage après ouvrage, en vue d'élaborer une éthique pour aujourd'hui. Cette auteure est représentative du courant des éthiques de la vulnérabilité et du prendre-soin qui se sont développées en contexte français depuis plusieurs décennies dans la lignée des éthiques du *care* apparues en contexte anglo-américain. Corine Pelluchon s'est fait connaître en centrant sa réflexion sur la vulnérabilité pour en appeler à un sursaut éthique. Ses

centres d'intérêt concernent en particulier la cause environnementale et celle des animaux.

L'originalité de son dernier livre, *L'espérance, ou la traversée de l'impossible*, est de partir de son expérience de femme qui a passé les cinquante ans et qui révèle les épisodes de dépression qu'elle a connus. Des épisodes – dont le dernier, le plus sévère – qui ont été autant d'occasions de vivre elle-même la plus grande vulnérabilité : « Plusieurs fois au cours de ma vie, j'ai fait l'expérience de la dépression. [...] j'ai expérimenté le déclin de mes forces, le retrait de ma volonté de vivre, l'incapacité de me défendre. [...] à

cinquante-deux ans, alors qu'aucun événement ne m'accablait [...] j'ai vécu de nouveau un effondrement psychique. [...] De cette expérience, je livrerai surtout ce qui peut offrir des pistes de réflexion aux autres, car j'écris ce livre avec l'ambition d'être utile. » (p. 11-12)

En effet, la conviction de l'auteure est que pour saisir ce qu'est l'espérance – qui n'est pas équivalente à l'optimisme, elle souligne même que c'est le contraire – et s'essayer à en rendre compte, il faut avoir été confronté à une épreuve telle que celle qui l'a affectée : « Il n'y a pas d'espérance sans l'expérience préalable d'une absence totale d'horizon qui est comme une nuit en plein jour et oblige les individus ainsi que les peuples à se défaire de leurs illusions. » (p. 9)

On ne manquera pas d'être interpellé, comme chrétien, par le fait que, même si Corine Pelluchon revendique le projet de « donner un sens séculier à la notion d'espérance », elle choisisse de « renouer avec la sagesse biblique ». Ainsi, selon elle, la Bible montre que « l'espérance est inséparable de la confrontation au mal et de la souffrance, et qu'elle est orientée vers un futur que l'on ne peut complètement prévoir, mais qui est annoncé et est d'une certaine manière déjà là, comme une imminence » (p. 13).

Après une description marquante du désespoir comme « enfer-me-ment » dans un premier chapitre, elle se tourne encore vers la Bible pour envisager la possibilité d'une espérance comme « traversée de l'impossible » (le sous-titre de son livre) en l'envisageant comme quelque chose qui relève de la foi. Elle repart ainsi du thème biblique de la foi d'Abraham sacrifiant et de la relecture qu'en propose Kierkegaard dans *Crainte et tremblement* : « un saut en vertu de l'absurde » (deuxième chapitre). L'analyse est fine et touche par endroit au registre théologique. Elle écrit ainsi que « l'espérance ressemble à la grâce parce que le désespoir se renverse de manière inattendue en louange et la mort en vie ». Mais elle ajoute aussi : « Ce saut en vertu de l'absurde qui ouvre le possible n'est pas directement provoqué par l'amour, contrairement à ce qui se passe dans la foi. [...] La foi est un oui à Dieu. L'espérance, elle, est

un oui en dépit de tout avant d'être un oui à soi ou à Dieu. Ce oui en dépit de tout se lève du fond de notre impuissance. » (p. 45-46)

Un intérêt majeur de la réflexion que Corine Pelluchon propose sur l'espérance réside dans son impact politique, qu'elle aborde dans un chapitre au titre significatif : « Ce qui attend un peuple qui n'a plus d'espérance » (p. 57sq). Son diagnostic est que « si les démocraties libérales oscillent entre la tentation des extrêmes et le maintien d'un *statu quo* n'enthousiasmant personne, c'est parce qu'elles n'ont pas d'horizon commun » (p. 58-59). Un tel diagnostic a certes déjà été posé par certains d'une façon ou d'une autre, mais l'originalité est ici de le faire dans les termes explicites de l'enjeu vital d'une espérance pour la survie des démocraties. Elle en appelle ainsi à une « espérance collective » en tant que « quelque chose qui a manqué et qui est nécessaire à la vie d'un peuple ». Elle précise : « L'espérance permet d'habiter le présent en étant attentif à ce qu'il peut offrir, mais elle est surtout capable de voir ce qui le travaille en profondeur et constitue un horizon d'attente allant au-delà des réalisations actuelles et même des retournements de situation. » (p. 69)

C'est un tel possible horizon d'attente permis par l'espérance que la philosophe s'efforce ensuite (les trois derniers chapitres de son ouvrage) d'expliquer en le déclinant sur ses terrains de réflexion privilégiés : le changement climatique, le sort que nous réservons aux animaux, mais aussi la vie des femmes, jusque dans leur corps. L'auteure souligne à cette occasion que les femmes savent « ce que cela coûte de se sentir enfermées dans une existence cherchant sa justification hors d'elle-même, et qui peine souvent à se dire, à se déployer ». Elle n'en reste toutefois pas là, en constatant que les femmes peuvent être maîtresses dans « l'art de la métamorphose, en s'abandonnant aux changements qui traversent leur corps » et qu'elles peuvent ainsi « trouver le secret permettant de passer à une autre manière d'agir et de vivre sans se renier ni avoir peur des autres ». Là est « la possibilité d'aimer », selon Corine Pelluchon ; là est « la puissance d'être, la liberté », là est « l'espérance », là est « le bruissement de l'infini dans le fini » (p. 139-140). ■

Résonances

DIEU PARLE

Alain Le Négrate

Jacques Ellul est mort il y a 30 ans. Historien du droit, sociologue et théologien protestant, cet universitaire bordelais est connu pour sa critique du « système technicien »¹ et de la technolâtrie.

Converti à l'âge de 18 ans, il s'est marié à Yvette avec qui il a lu la Bible durant toute leur vie commune, pendant 54 ans. Parmi ses nombreux livres, on trouve des commentaires de Jonas, de Qohélet et de la Lettre de saint Jacques.

L'auteur a constaté que, dans notre civilisation des écrans, l'image écrase la parole. Ce qui était déjà vrai il y a 40 ans l'est bien davantage aujourd'hui. Or il n'y a pas d'image de Dieu, il n'y a que sa Parole. Le texte qui suit est extrait du livre *La parole humiliée* publié en 1981.

Qu'est-ce que cela veut dire, qu'est-ce que cela implique de pouvoir dire que Dieu parle ? Qu'est-ce qui est enseigné à l'homme dans cette déclaration, mais aussi dans cette description sans cesse renouvelée qui nous montre Dieu parlant ? En hébreu, *davar* veut sans doute dire parole, mais tout autant et aussi bien action. [...]

Ce que nous apprenons avec la complexité de *davar*, c'est que la parole de Dieu est équivalente à l'action, qu'elle est puissance, qu'elle agit, qu'elle ne reste pas sans effet, et que la Parole est l'opération divine par excellence... La grande difficulté que nous rencontrons au premier chef c'est justement que Dieu ne s'exprime, n'agit, ne se rencontre que dans sa Parole. Nous aimerions que

LA PAROLE DE DIEU
EST ÉQUIVALENTE
À L'ACTION, ELLE
EST PUISSANCE,
ELLE AGIT,
ELLE NE RESTE
PAS SANS EFFET.

1. Jacques Ellul, *Le système technicien*, Paris, Calmann-Lévy, 1977 ; *L'empire du non-sens*, Paris, PUF, 1980 ; *Le bluff technologique*, Paris, Hachette, 1988.

logiquement on pût le rencontrer ailleurs, le construire selon nos certitudes, le voir bien sûr, nous préférons le concept d'esprit ou d'énergie ou encore de « Dieu mort pour laisser la place à l'homme », ou de Dieu qui ne réside que dans la personne du pauvre, ou du Dieu image, bon papa, grand juge, créateur somptueux, eh bien non. La Bible exclut toutes ces voies. Et sans cesse nous nous heurtons à cette limite et à l'irritante difficulté que nous avons à comprendre le sens de cette grande affirmation biblique que Dieu ne se manifeste que dans sa Parole. L'homme ne peut jamais saisir Dieu ailleurs ni autrement. La Bible s'inscrit en faux contre les mystiques de tous ordres, y compris chrétiens, qui par des ascèses montent au ciel et contemplent Dieu. Dieu ne peut jamais être saisi directement, ni contemplé face à face (seul Moïse nous est dit l'avoir fait).

CETTE PAROLE CRÉATRICE
DES ÉLÉMENTS ET DU
MONDE, C'EST LA MÊME
QUI ADRESSÉE À L'HOMME
LUI DIT QUELQUE CHOSE
SUR DIEU, ET AUSSI SUR
LUI-MÊME.

La seule voie de la Révélation est la Parole. Et s'il s'agit d'une parole, elle est intelligible, elle est adressée à l'homme, elle porte un sens en même temps qu'une puissance. Cette Parole créatrice des éléments et du monde, c'est la même qui adressée à l'homme lui dit quelque

chose sur Dieu, et aussi sur lui-même. Et ce faisant elle ne cesse pas d'être créatrice, car cette parole crée le cœur et l'oreille de l'homme à qui elle est adressée pour qu'il puisse l'entendre et la recevoir, parce que par nature, cet homme serait incapable de la saisir, ou plutôt n'y trouverait qu'occasion de condamnation et de terreur. Car il y a ainsi identité entre ce que nous pouvons saisir de l'action de Dieu, de Dieu lui-même et sa Parole. Dieu inconnaissable choisit cette voie pour se faire connaître. Cela n'est point par hasard qu'il utilise la faculté la plus haute de l'homme, et qu'il entre ainsi, et seulement ainsi, dans le cercle de l'intelligence humaine. Cette Parole dite à l'homme et pour l'homme est alors l'attestation que Dieu n'est pas étranger, qu'il est vraiment avec nous. Et cela était déjà contenu dans l'affirmation de la parole créatrice : Dieu qui crée par la Parole (Dieu dit...) c'est le Dieu qui n'est ni lointain ni abstrait, mais qui est créateur par ce qui est avant tout un agent de relation. La Parole c'est la relation essentielle. Dieu créant par la Parole, c'est Dieu non pas hors de sa création,

mais Dieu avec elle, et d'abord avec l'homme qui est celui qui est fait justement pour entendre cette parole même, créer cette relation avec Dieu, et qui ayant reçu lui-même la Parole peut répondre à Dieu dans un dialogue. [...]

Cette Parole n'est pas seulement mot, elle est personne. Dire que Dieu parle, cela implique : Dieu est une personne. « La Parole de Dieu n'est pas une chose qu'on puisse décrire, mais elle n'est pas non plus un concept que l'on puisse définir. Elle n'est ni un contenu objectif, ni une idée. Elle n'est pas un objet : elle est le seul objet, en tant qu'elle est le seul sujet, c'est-à-dire le sujet Dieu. » (K. Barth) [...]

**CETTE PAROLE N'EST
PAS SEULEMENT MOT,
ELLE EST PERSONNE.**

Parce que tout le christianisme repose sur le verbe incarné, sur la Parole faite chair, on doit dire qu'il n'y a aucune foi chrétienne hors de la Parole, que la description que nous faisons du Dieu qui parle est justement ce qui est spécifique, particulier dans la révélation chrétienne, et que cela nous conduit à donner à la Parole une importance étonnante et unique. Si nous dévaluons si peu que ce soit la Parole, c'est en vérité tout le christianisme et toute l'incarnation que nous rejetons. De la même façon que la Parole est la voie de la révélation de Dieu sur lui-même, de même, elle révèle l'homme à lui-même. « Celui qui écoute la Parole (...) est semblable à un homme qui regarde dans un miroir son visage naturel. » (Jc 1, 23) C'est dans cette Parole qui lui pose une question de la part de Dieu que l'homme discerne sa vérité. Dans le miroir il voit une image de lui-même, il voit son visage naturel, il voit sa réalité. Le parallèle est saisissant quand nous comprenons que la Parole apprend à chacun sur lui, non plus cette réalité quotidienne mais sa vérité même, la plus cachée, puisque cachée en Dieu, et la plus décisive, puisque de cela dépend son être : la vérité de son être que Dieu seul connaît dans son objectivité dernière, et que Dieu seul aime dans sa particularité unique. [...]

C'est la Parole qui s'est faite chair. Rien d'autre. Qu'est-ce que cela veut dire ? La parole est manifestation de ce qu'il y a de plus secret en l'homme, elle est

aussi proclamation. Dire que c'est le Verbe qui s'est incarné, c'est dire que c'est la manifestation de Dieu, et c'est une proclamation. L'inaliénable attestation que Dieu est dorénavant pour toujours avec nous, de notre côté, à nos

JÉSUS PENDANT SON
MINISTÈRE NE FAIT
QUE PARLER. IL
N'INSTITUE RIEN.
IL N'ORGANISE RIEN.
IL NE MONTRE RIEN.

côtés. Mais c'est alors dire en même temps que si c'est la Parole de Dieu qui s'est incarnée, le visible est toujours exclu. C'est le Dieu invisible qui est venu en tant que parole. Il n'est pas reconnaissable par la vue. Rien en Jésus ne dénote visuellement la divinité. Et

Jésus pendant son ministère ne fait que parler. Il n'institue rien. Il n'organise rien. Il ne montre rien. Les miracles ? des signes, comme le dit le mot grec, et des signes de parole. Le miracle est toujours fait par la parole, il est toujours situé dans un contexte de parole, il vient comme suite à des paroles. [...]

Le Dieu qui parle est en même temps le Dieu qui se révèle, puisque, nous l'avons dit, employer ce terme désigne la relation et une relation où celui qui parle dévoile qui il est. La Révélation parole, le Saint-Esprit qui se manifeste pour la première fois à la Pentecôte dans la diversité des paroles, dans la multiplicité des langues ramenées à une seule compréhension. Encore une fois parler. Et à partir de là, un va-et-vient incessant de la révélation par la parole, à la parole sur la révélation, de la parole en tant qu'inspiration, à la parole librement dite comme expression de cette inspiration. Car la parole est libre. ■

Jacques Ellul, *La Parole humiliée*,
Paris, La Table Ronde, 2014 [Le Seuil, 1981], p. 78-91

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

à renvoyer à :

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS – BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

Nom

Prénom Année de naissance

Adresse

.....

.....

Code postal Ville

E-mail

Téléphone

Abonnement * ☐ Réabonnement * ☐

* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• Lettre aux Communautés ☐ ordinaire : 45 € ☐ de soutien : 50 €

• Offre pour les moins de 35 ans non abonnés ☐ 20 €

Je fais un don de :

..... €

Joindre au bulletin votre chèque, libellé à l'ordre de « MDF - Lettre aux Communautés ».

Le chèque de don doit être séparé de celui correspondant au réabonnement. Faire deux chèques séparés.

Ci-joint un chèque de : €

Legs: Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

Pour que continue la présence d'Église qu'assume la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer

tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

N'hésitez pas à contacter l'économe de la Communauté
Mission de France: M. Luc Feillée au 01 43 24 79 58

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS

Communauté Mission de France

BP 101 - 3, rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex

Tél: 01 43 24 95 95 **Fax:** 01 43 24 79 55 **Courriel:** secretariat@missiondefrance.fr

Site: www.missiondefrance.fr

Directeur gérant: Henri VÉDRINE **Responsable:** Nicolas RENARD

Comité de rédaction: Henri VÉDRINE, Nicolas RENARD, Bénédicte DU CHAFFAUT, Bernard MICHOLLET, Guy PASQUIER, Gersende de VILLENEUVE, Christophe ROUCOU, Christian PIAN

Relecture: Marie FEILLÉE, Bernard MICHOLLET

Abonnements: Secrétariat Mission de France **Photos:** Communauté Mission de France

Réalisation: Sylvain SISMONDI - Agence Com&Sens - 30, boulevard du Roi - 78000 Versailles
- www.cometsens.net

Secrétaire de rédaction: Sylvain SISMONDI **Conception graphique:** Mathilda OUDIZ (Agence Kaolin)

Mise en page: Sophie GAVOUYÈRE **Correction:** Matthieu GOURRIN

Impression: Fidesprint - Dépôt légal n° 469 / N° commission paritaire: 1126 G 85660

... la Parole de Dieu n'est pas un message caché
dans l'Écriture, qu'il faudrait faire émerger,
mais elle est une expérience existentielle
transformante de rencontre entre Dieu et le
lecteur qui jaillit de l'Écriture.

Benoît Blin



Communauté Mission de France
BP 101 - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex
Tel : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55
secretariat@missiondefrance.fr - missiondefrance.fr

